

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3. — Etats-Unis, \$3.50. Tout semestre commencé se paie en entier. On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. VIII.

No. 3.

Prix du numéro, 7 centins. — Annonces, la ligne, 7 centins. Toute communication doit être affranchie. Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

JEUDI, 18 JANVIER 1877

## Avis aux Abonnés.

L'OPINION PUBLIQUE est publiée par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND-DESBARATS, à ses bureaux, 5 et 7, rue Bleury, Montréal.

Le prix de l'abonnement est de TROIS PIASTRES par année, payable STRICTEMENT D'AVANCE.

Les lettres d'abonnements ou traitant d'autres affaires doivent être adressées à G. B. BURLAND, Gérant, ou, pour plus d'uniformité, comme suit : "Au Gérant de L'Opinion Publique, Montréal."

Adresser les contributions et correspondances littéraires : "Au Rédacteur de L'Opinion Publique, Montréal."

Si une réponse est demandée, il faut envoyer une estampille pour en payer le port.

Lorsqu'on veut obtenir des exemplaires extra du journal, le prix de ces exemplaires, en estampilles ou autrement, doit en accompagner la demande.

Nos abonnés à Montréal sont priés de nous faire connaître, personnellement ou par carte-poste, toute irrégularité dans la livraison du journal.

## SOMMAIRE

Les vivacités de la plume. — Nos gravures : Le premier né : Saint-Féréol ; Le Tasse à la cour de Ferrare ; Départ du grand-duc Nicolas ; Le commodore Vanderbilt ; La revaccination, par P. Duvernoy ; Un grand inventeur de dix ans ; Prime à nos abonnés. — Le cardinal Patrizzi ; Canaris savants ; Lettres parisiennes ; Ancien et nouveau Versailles, par Th. B. de la Guierche ; Les apparitions de la Vierge Marie à Marpingen ; Le pèlerin d'Irlande ; Nérologie ; Le menuet du beef, par Blanche Sargon ; Une semaine de liberté, par Marie Maréchal ; Le corbeau, par Th. Lally ; Pie IX jugé par un Anglais protestant ; Donjon et dressage des chevaux par l'électricité ; Bulletin des derniers nouvelles ; Nouvelles diverses ; Histoire de Grand Monde, par Victor Cherbuliez ; Les Echees ; Le jeu de Dames.

GRAVURES : Le cardinal Patrizzi, décoré ; Saint-Petersbourg ; départ du grand-duc Nicolas pour aller prendre le commandement de l'armée du Sud ; Saint-Féréol, Québec ; Le premier né ; Le Tasse à la cour d'Alphonse, duc de Ferrare.

## LES VIVACITÉS DE LA PLUME

Il nous arrive souvent, à nous, journaliste pacifique, d'entendre blâmer et déplorer les violences de langage, les injures qui émaillent, non pas comme des fleurs, les colonnes de nos confrères canadiens de la presse politique.

Cette critique n'est que trop fondée ; mais que nos confrères se rassurent, nous ne venons pas nous faire l'écho de ces plaintes, ni les exagérer. Nous donner ce rôle, ce serait nous écarter de notre ligne de conduite ordinaire et entrer dans le domaine de la discussion. Notre mission, nous l'avons dit cent fois, est toute pacifique. Notre plume ne doit se permettre que des choses agréables. Elle instruit et ne discute pas. Raison de tempérament : il y a des gens bilieux qui aiment le tumulte et la discussion. Notre plume n'aime rien autant que la tranquillité. Si elle était menacée d'une lutte, elle tâcherait, pour se sauver, de suppléer par la fuite à la valeur guerrière qui lui manque.

Les critiques de la presse canadienne ont l'air de croire que ces violences de langage sont particulières aux journaux de notre pays, que partout ailleurs, les journalistes se combattent avec des armes courtoises, et que si, du moins, ils frappent, c'est toujours la main gantée. C'est une erreur profonde. Partout la polémique engendre les violences de langage ; sans doute, il y a

des exceptions, et ces exceptions, qui prouvent la règle, existent en Canada comme ailleurs. Les plus grands esprits, les hommes les plus capables de s'élever au-dessus des questions de personnes, engagés dans des discussions avec des adversaires dignes d'eux, ne se sont guère épargnés. Qui croirait, par exemple, que Fénélon, le doux Fénélon, le cygne de Cambrai, dans sa fameuse discussion avec Bossuet, disait à l'aigle de Meaux : "Vous n'écrivez que pour me diffamer," et que celui-ci retournait avec plus de violence encore ? D'où vient cette tendance du polémiste à attaquer violemment son adversaire ? D'un excès de conviction, s'il est possible de pécher par excès de ce côté, surtout pour un journaliste. Il semble, en effet, que lorsqu'on pense fortement sur une question, on ne puisse pas admettre que l'adversaire pense autrement. De cette idée à croire que celui-ci est de mauvaise foi, la distance est courte. Dès que l'on a conçu cette opinion de son adversaire, est-il étonnant qu'on s'attaque à sa personne et qu'on s'efforce de le démasquer ?

Comment expliquer autrement ces violences de langage entre hommes infiniment respectables ? C'est une conjecture psychologique que nous faisons, et nous la croyons justifiée par des faits de tous les jours. Qui n'a entendu parler des querelles de Louis Veullot et de Mgr. Dupanloup ? Tous deux sont des personnalités éminentes du monde catholique ; l'un et l'autre ont une communauté d'idées religieuses et défendent la même cause. Seulement, il y a entre eux quelques divergences d'opinion. Eh bien ! Louis Veullot et Mgr. Dupanloup se sont attaqués avec une violence inouïe. Pourrait-on croire, si ce n'était écrit, que l'évêque d'Orléans a dit à Veullot : "Nul n'a contribué autant que vous l'avez fait, par vos paroles, par vos injures, par vos déplorable confusions d'idées, à ruiner l'œuvre de la restauration monarchique ?" Nous laissons de côté vingt apostrophes aussi accentuées, et qui ne s'expliquent que par la supposition que nous venons de faire.

Et Louis Veullot dont nous parlons ne disait-il pas en plein *Univers* au maréchal Serrano, alors que celui-ci était tout puissant en Espagne : "Vous êtes un monsieur Alphonse (1) ?" Ceux qui ne voient des violences de langage que dans la presse de notre pays n'ont guère pratiqué celle de France et des Etats-Unis. Paul de Cassagnac, Rochefort, et cent autres journalistes moins connus ici, ont une violence qui les pousse aux dernières limites de l'insulte.

Aux Etats-Unis, comme dans tous les pays de gouvernement populaire, la presse exerce une immense influence égale à sa liberté. Celle-ci dégénère parfois en licence. Les hommes publics n'y sont guère ménagés. Ainsi, l'été dernier, les feuilles républicaines se déchainèrent contre M. Tilden, le candidat des démocrates, et l'assaillirent avec une violence sans pareille. Le *Times*, le principal organe républicain des Etats-Unis, alla jusqu'à publier un numéro consacré presque exclusivement à l'éreintement de M. Tilden. Le

(1) L'épithète de monsieur Alphonse ne serait guère comprise sans un mot d'explication. A. Dumas a fait jouer à Paris, il y a deux ans, une pièce dans laquelle il mettait en scène un de ces ignobles individus qui vivent aux dépens des courtisanes ; c'était le personnage principal de la pièce, et lui donnait son nom : Monsieur Alphonse. On voit que le mot de M. Veullot était très-vif.

*Times* prétendit prouver que pendant la guerre de la sécession, M. Tilden s'était rendu coupable de trahison ; qu'il avait été un rebelle déguisé ; que depuis, il s'était rendu coupable de parjure et de détournement de fonds au préjudice de la république ; que c'était un voleur, etc., etc. M. Tilden n'était pas le premier venu. Il était alors exposé à devenir président des Etats-Unis, et il était donc très-dangereux de faire croire à la moitié du peuple américain que la place de leur président présumé serait plutôt à la prison de Sing-Sing qu'à la Maison Blanche.

En rappelant ce qui se passe ailleurs, nous ne voulons pas défendre ce qui se fait chez nous. Personne plus que nous ne déplore les violences de langage auxquelles se livrent nos confrères. Si nous ne voulons pas les défendre, nous ne voulons pas non plus qu'on les accable, en les représentant comme seuls coupables de défauts qui sont le partage de presque tous les polémistes, et de presque tous les journalistes.

Si nous n'étions pas si modeste, nous leur conseillerions d'imiter *L'Opinion Publique*, toujours si calme, si modérée. Ils verraient, par notre exemple, que la modération ne nous empêche pas de faire notre chemin, et, comme nous, se trouveraient bien du langage dont on se sert entre amis.

## NOS GRAVURES

### Le premier-né

Quelle est la mère qui ne se rappelle l'heureux moment où, jeune encore, elle pressait son premier-né sur son cœur et adressait au ciel une prière pour que ce cher ange lui fût conservé ? C'est une scène de famille qui, pour se répéter souvent, n'en est pas moins toujours nouvelle et remplie d'attraits.

### Saint-Féréol

Comme exemple de paysage enchanteur, à peine connu de la majorité des Canadiens, nous recommandons la vue de Saint-Féréol, que nous publions dans ce numéro. Saint-Féréol est un charmant village sur la rive nord du Saint-Laurent, en arrière de Saint-Joachim, seigneurie de Beupré, dans le comté de Montmorenci. Dans le voisinage se trouvent sept ou huit magnifiques chutes d'eau qui sont visitées annuellement par un grand nombre d'étrangers.

### Le Tasse à la cour de Ferrare

C'était une coutume, dans le moyen-âge, de donner des festins royaux aux savants et aux grands artistes, de leur octroyer les honneurs de la noblesse et de les présenter dans les meilleures familles du royaume. En retour de cet honneur, on s'attendait à leur entendre réciter des passages de leurs plus récentes compositions. Notre gravure représente l'immortel auteur de la *Jérusalem délivrée* recevant ces honneurs d'Alphonse, duc de Ferrare. Il est debout sur une estrade élevée au-dessus de l'assemblée de personnages distingués, et déclame des strophes de son grand poème épique ou de sa délicate pastorale : *Aminta*.

## Départ du Grand-Duc Nicolas

Immédiatement après la grande revue dont nous avons dernièrement donné une gravure, le grand-duc Nicolas partit pour aller prendre le commandement en chef de l'armée du Sud. Lorsqu'il prit son siège dans le train qui devait le conduire à Kichenew, le grand-duc héréditaire et le lieutenant-général Rieman, commandant la division de Saint-Petersbourg, lui présentèrent les Saintes Images. En les acceptant, le Grand-duc exprima l'assurance que son armée, si elle était appelée au combat, remplirait son devoir envers son souverain et son pays.

## LE COMMODORE VANDERBILT

Le commodore Vanderbilt, l'une des personnalités les plus remarquées de la république voisine, est mort ven.credi, le 5 courant, à New-York, en laissant après lui l'immense fortune de 85 millions de dollars. Nous glanons dans les journaux américains quelques détails sur le commodore.

Le commodore Cornelius Vanderbilt a succombé, quelques minutes avant 11 heures, ven.credi, 5 courant, à la maladie, ou plutôt à la demi-douzaine de maladies combinées, contre lesquelles il se débattait depuis deux ans. Sa fin a été calme. Il s'est éteint sans agonie, sous les yeux de sa femme, qui n'a pour ainsi dire pas quitté son chevet depuis que le commodore était obligé de garder le lit, et de ses nombreux enfants, qui avaient été prévenus pendant la nuit. Le fils aîné, M. William Vanderbilt, était dès minuit auprès de son père. Les filles du commodore sont venues successivement dans la matinée, et le fils cadet, Cornelius, est arrivé juste à temps pour recueillir le dernier soupir du mourant. A 4 heures du matin, le commodore, sentant approcher l'instant suprême, a envoyé chercher le Rev. Deems et lui a dit : — "Docteur, je crains que c'est à peu près fini." Le clergymen n'a répondu qu'en se mettant à prier, et les autres personnes présentes ont chanté d'une voix contenue quelques hymnes religieux. Cette psalmodie semblait produire l'effet d'un calmant sur le malade. Deux médecins, les docteurs Lindsley et Elliot, assistaient aussi à cette dernière scène.

Cornelius Vanderbilt, né au mois de mai 1794, à Staten Island, d'une famille pauvre, a été l'unique artisan de son immense fortune. Sa seule propriété, à son début dans la vie, était un petit *shop*, avec lequel il entreprit un transport régulier de voyageurs entre New-York et Staten Island. Ce fut le premier service de ferry établi entre les deux îles. Quand la navigation à vapeur fut substituée aux voiles et aux rames, Cornelius Vanderbilt fut un des premiers actionnaires de la compagnie pour la fondation d'un service de bateaux à vapeur. En 1817, il prit le commandement d'un steamer, et à partir de cette époque il parcourut rapidement le chemin de la fortune.

Lors de la fièvre de l'or en Californie, il se fit constructeur de navires, et en 1851 il établit la ligne dite Nicaragua entre New-York et la Californie. Quelques années plus tard il cessa ce service, en compensation d'un subside mensuel important à lui payé par une compagnie rivale. Il établit ensuite et exploita pendant plusieurs années une ligne transatlantique, pour laquelle il construisit le grand steamer *Vanderbilt* dont, pendant la guerre de sécession, il a fait don au gouvernement, générosité qui lui valut un vote de remerciements de la part du congrès.

En 1853, M. Vanderbilt acheta à très-bas prix les actions du chemin de fer de Harlem, qui n'avaient alors qu'une valeur nominale, et quand il fut devenu le principal intéressé dans l'entreprise, il acheta une masse d'actions du chemin de fer Hudson River. Elu président du chemin de fer de Harlem en remplacement de M. Tobin, le commodore donna une administration unique aux deux lignes, et tourna son attention vers une troisième, celle du New-York Central. A l'élection annuelle du président pour cette dernière compagnie, en 1867, un seul votant se présenta, mais cet unique votant, qui était le

commodore, représentait treize millions d'action. C'est ainsi qu'il devint président du New-York Central, qu'il consolida avec l'Hudson River. Maître ainsi de trois lignes ferrées, M. Vanderbilt opéra d'importants achats du Lake Shore, dont il fit élire pour président un de ses gendres, M. Horace Clarke, qui, étant venu à mourir subitement, eut son beau-père pour successeur.

A partir de la fin de 1866, le commodore songea à joindre le chemin de fer de l'Erie à ceux dont il avait déjà la direction. Après une longue guerre, poursuivie tant par les opérations de Bourse que par des recours aux tribunaux, M. Drew, président du chemin de fer de l'Erie, transféra les bureaux de la compagnie à Jersey City; mais les hostilités, suspendues temporairement par cette retraite, reprirent bientôt avec un nouvel acharnement jusqu'en juillet 1868, date à laquelle un compromis fut signé. Mais, ces dernières années, les directeurs de l'Erie, se croyant lésés par cet arrangement, ont introduit une nouvelle action judiciaire pour en obtenir l'annulation. L'action est encore pendante.

Dix des enfants du commodore lui survivent, deux fils, William et Cornelius; et huit filles, dont six sont mariées, savoir: MMmes Cross, Allen, Osgood, Thorne, Torrance et La Fitte, de Paris; et deux sont veuves, MMmes Clarke et Barr.

Le service funèbre a été célébré à 10 heures et demie du matin, dimanche, dans l'église des Etrangers, et l'inhumation a eu lieu dans le caveau de famille où repose la première femme du défunt, dans l'ancien cimetière Moravian, à Staten Land, sur la route de Richmond, près de New-York.

Les actions appartenant au défunt dans diverses compagnies de chemins de fer représentent une valeur de \$85,000,000. Enfin, sa fortune mobilière a été estimée, pour l'assiette des taxes de 1876, à \$3,000,000.

## LA REVACCINATION

Pendant qu'en Canada on discute pour savoir s'il faut se faire vacciner une fois, en France on admet ce point et l'on se demande s'il faut se faire revacciner. Nous donnons, sur ce sujet, la jolie causerie qui suit empruntée à une feuille parisienne. Si quelques lecteurs n'en goûtent pas les idées, il ne pourront s'empêcher de la trouver joliment tournée :

Je ne sais si vous vous rappelez le jour où cet excellent Panurge "se fait percer l'oreille dextre à la Judaique, et y attacha un petit anneau d'or à ouvrage de tauchie, au chaton duquel estoit une pulce enchassée. Et estoit la pulce noire, afin que de rien ne doutez..." Ce jour-là, Panurge se revêt d'un accoutrement "étrange", et se présente devant le bon Pantagruel, qui, tout surpris, lui demande "que prétendait cette nouvelle prosopopée."

— J'ai, — répondit Panurge, la pulce en l'oreille. Je me veux marier.

Et commence alors cette inimitable consultation où cet infortuné Panurge, ahuri par les *Si* et les *Mais* de son ami Pantagruel, répond tantôt : "Mariez-vous donc," et tantôt : "Point doncques ne vous mariez;" jusqu'au moment où, à bout de raisons, il renvoie le consultant aux "sorts Homériques et Vergiliens" et aux oracles les plus invraisemblables.

Eh bien! si vous vous souvenez de la spirituelle divagation du chanoine de Saint-Maur-les-Fossés, vous pouvez vous faire une idée approximative, insuffisante s'entend, des conversations que doivent subir à chaque instant les malheureux médecins.

Par exemple, dans ce moment, il y a par semaine une dizaine, une quinzaine de décès dus à la variole, n'est-ce pas? Depuis deux ans à peu près elle avait pour ainsi dire complètement disparu, lorsqu'on en a observé quelques cas dans les hôpitaux, en ville également, depuis un mois ou deux. Il n'en fallut pas plus pour faire dire que nous allions avoir une épidémie, comme en 1870 et 1871.

Joignez à cela que l'Assistance publique a cru devoir engager les médecins des hôpitaux à revacciner tous leurs malades et le personnel des services, et vous comprendrez comment on a pu se figurer qu'il se passait quelque chose de grave; il ne s'agissait, en réalité, que de simples mesures de précaution, et voilà tout.

Ainsi, savez-vous combien il est mort de personnes de la variole, à Paris, pendant les trois premiers mois de cette année? Cinquante en tout, dont 33 en ville et 17 dans les hôpitaux. Il est évident que cinquante personnes, cela compte; mais vous avouerez que sur dix-huit cent mille habitants, ce n'est pas énorme, voyons. En 1866, on avait relevé pour janvier, février et mars, au compte de la petite vérole, 95 décès: 84 en 1868; 72 en 1869; et en 1870, — année d'épidémie, celle-là — 293 décès pour les trois mois. Je vous laisse à juger, la main sur la conscience, s'il y a de quoi s'effrayer aujourd'hui. Cependant, un bon averti en vaut deux, et il est prudent de se faire vacciner si on ne l'est déjà, et revacciner si l'on a été inoculé il y a quelques années.

Seulement, vous allez voir: c'est là que commence entre vous médecin, et le... client à qui vous donnez ce simple conseil, c'est là que commence le dialogue à la Panurge que je vous rappelais tout à l'heure. Il se met ainsi à vous sonner que la vaccine peut donner la fièvre ty-

phoïde, et puis je ne sais plus quoi encore; qu'elle peut diminuer la mortalité par la petite vérole, mais qu'elle augmente le nombre des décès par les autres maladies...

Et ainsi de suite, pendant des trois quarts d'heure. Le susdit client, qui n'y voit pas malice — oh! non — vous fait perdre comme cela un temps précieux à vous débiter un tas de racontars qui n'ont plus cours même dans les loges de concierges les plus infimes.

En vain vous vous offorcez de lui démontrer que, si la vaccine empêche les gens de mourir de la petite vérole, elle doit nécessairement, par cela même, augmenter le contingent des autres maladies. Je ne sais pas si vous suivez bien, mais il est aisé de comprendre qu'un individu qui n'est pas mort de la variole doit mourir de quelque chose, n'est-il pas vrai? d'une congestion cérébrale, d'une fluxion de poitrine ou d'une hydropisie, d'une fièvre typhoïde, d'une angine ou d'un coup de pied de cheval, n'importe. Sauvé par la vaccine, il faut bien qu'il profite au chapitre pleurésie, pneumonie, apoplexie ou autre, c'est limpide. Mais il n'en aura pas moins bénéficié, lui aussi, de quelques années, de beaucoup d'années peut-être, d'existence, et c'est tant pis pour lui s'il s'en plaint.

Mais ce n'est rien, cela. On a prétendu que la vaccine — vaccine ou revaccination, n'est-ce pas? — pouvait produire la variole. C'est là une de ces joyusetés qui ne se discutent même plus.

Une objection plus grave, c'est celle-ci. On vous dit :

— Moi, je connais une personne, tenez, ma belle-sœur; eh bien! elle avait été parfaitement vaccinée. A vingt-deux ans, elle a eu une petite vérole un peu sérieuse, je vous assure; des boutons comme cela!... Vous voyez bien que la vaccine, cela ne préserve rien du tout!

Ah! permettez, permettez. Il est vrai que la vaccine, cela prend ou cela ne prend pas. C'est l'histoire de ce dompteur qui vous livrait si généreusement son secret.

— Pour dompter un lion ou plusieurs lions, un tigre ou plusieurs léopards, c'est bien simple. Vous entrez résolument dans la cage. De deux choses l'une: ou vous n'êtes pas dévoré, et alors cela va tout seul; ou vous êtes dévoré, et dans ce cas... c'est à recommencer...

C'est souvent une affaire de chance. Vous vous rappelez ce qui arriva à Mlle Brohan? Mlle Brohan se trouve chez son médecin justement un jour où il vaccinait. Sur un meuble elle voit briller quelque chose, une lancette.

— Tiens, c'est gentil, ces petits outils-là... Et comme elle est excessivement myope, elle approche de son œil l'instrument, et... et se pique le bout du nez.

Sept ou huit jours après, l'imprudente portait à l'extrémité de ce nez charmant un magnifique bouton vaccinal!... C'était effrayant, comme cela avait pris!...

Si la vaccine ne prend pas, l'on recommence. Si elle prend, vous voilà préservé pour cinq, dix, quinze ans, suivant les auteurs; au bout de ce temps, son action est épuisée, vous vous retrouvez dans la situation de l'enfant qui vient de naître — au moins par rapport à la variole. Au bout d'un délai que je fixerais ainsi à une dizaine d'années, en moyenne, je conseillerais donc de se faire revacciner. Par exemple, vers l'âge de quinze ans, d'abord, ensuite à vingt-cinq, vingt-huit, ou trente ans.

Et puis, il y a vaccin et vaccin. Si vous prenez du virus sur un individu revacciné, il vaudra jamais celui que l'on puiserait au bras d'un bel enfant vacciné pour la première fois, portant de splendides pustules premier choix. Pensez donc, à la sixième inoculation, à peu près, à la sixième transmission, le vaccin a perdu ses propriétés, M. Blot le démontrait dernièrement à l'Académie de médecine. C'est comme cela qu'on voit des enfants parfaitement inoculés à leur naissance mourir de la variole à deux, trois ans. Alors on dit que la vaccine est une vaste mystification. Mais pas du tout: c'est que le vaccin n'avait plus d'action.

Voyez-vous, pour avoir de bon vaccin, il faut absolument revenir à la vraie source, au pis de la vache, la patrie du *cow-pox*. Que de fois n'ai-je pas vu, dans les hôpitaux, la petite génisse que l'on entraînaient délicatement dans les escaliers, en la tirant par la queue et par la tête!...

Une fois qu'on aura régénéré le vaccin, en transplantant le vrai *cow-pox* sur des individus sains, doués d'une belle santé et présentant de bonnes conditions pour son développement, alors on pourra rêver l'extinction complète de la variole. C'est là une espérance qui n'a rien d'insensé, à condition qu'on rende absolument obligatoires la vaccination et la revaccination. Je vous assure qu'en pareille matière, la liberté individuelle ne laisse complètement froid: un seul varioleux peut devenir un foyer d'infection et répandre la mort non-seulement dans son entourage immédiat, mais encore au loin, car la transmission de la petite vérole par correspondance paraît suffisamment prouvée.

L'inoculation obligatoire est réclamée par tous les corps savants, mais tant que le gouvernement et les administrations locales refuseront les allocations indispensables au service des médecins chargés des vaccinations, l'initiative individuelle, malgré les plus louables efforts, demeurera au-dessous de la tâche.

Je me résume. Jusqu'ici je ne vois nullement qu'il y ait lieu de craindre, à Paris, ce qu'on appelle une épidémie de petite vérole. Mais en dehors de toute épidémie, à contracter cette maladie, qui ne s'éteint jamais complètement dans des centres de population comme le nôtre, il faut que chacun prenne ses précautions. Ceux qui n'ont pas été vaccinés étant jeunes se feront

inoculer le plus tôt possible; ceux qui l'ont été il y a dix, quinze, vingt ans, feront sagement de recourir à la revaccination: ils contribueront ainsi à leur propre salut, d'abord, et ensuite à la sécurité de leurs concitoyens.

P. DUVERNEY.

## UN GRAND INVENTEUR DE DIX ANS

La machine à vapeur doit à un enfant de dix ans un de ses principaux perfectionnements.

C'était dans un temps où elle ne servait encore qu'à épuiser l'eau des mines. La machine en usage était celle à laquelle un ouvrier serrurier de Darmouth, Newcomen, a donné son nom. C'était la machine atmosphérique. Le piston montait sous la poussée de la vapeur et descendait sous la pression de l'air. Pour le faire monter, il fallait ouvrir le robinet de vapeur et fermer le robinet d'eau de condensation; pour le faire descendre, c'est le contraire qu'il fallait faire. Or, telle était l'imperfection du futur moteur universel, que toutes ces manœuvres s'opéraient à la main!

En 1713, un enfant, du nom de Humphrey Potter, était chargé de cette triste besogne. C'était un dur maître à servir qu'une telle machine. Impossible de s'en éloigner pendant une minute; à peine était-il permis d'en détacher les yeux. "Allons, vite, petit Potter, ouvre ce robinet et ferme celui-ci. Allons, allons, petit Potter, dépêche toi d'ouvrir celui que tu as fermé, et de fermer celui que tu as ouvert. Vite, vite, vite, petit Potter, recommence ce que tu viens de faire et continue toujours, toujours, et ne va pas t'endormir; car si tu t'endors, la machine éclatera, et tu seras tué, mon petit!" Et le malheureux enfant ouvrait et fermait, fermait et ouvrait les robinets, sans relâche, dix à douze fois par minute, six cents fois par heure, six mille fois par journée de dix heures!

Tout en faisant ce travail abrutissant, Humphrey Potter se disait: Voyez-vous cette grande machine qui a besoin qu'on lui ouvre et qu'on lui ferme ses robinets! Est-ce qu'elle ne pourrait pas se servir elle-même!" Et comme il s'était rendu un compte très-exact du jeu de la machine, un jour la réponse lui vint:

"Oui! elle pourrait se servir elle-même au moyen de ficelles de longueur convenable attachées aux robinets et au balancier qui, en s'élevant et en s'abaissant, tirerait tantôt l'une, tantôt l'autre." Comme son cœur dut battre à cette pensée! Et vite il essaya.

Ce ne fut sans doute pas du premier coup qu'il réussit à donner leur vraie longueur aux ficelles et à trouver leur point d'attache. Enfin, victoire! la machine allait toute seule et Potter pouvait aller jouer.

Dès que cette jolie invention fut connue, tous les mécaniciens la mirent à profit, car non-seulement la machine marchait seule, mais encore elle marchait plus vite que par le passé, et le piston montait quinze fois par minute, au lieu de dix ou douze fois.

Le principe en est resté; seulement les robinets de Newcomen et les ficelles de Humphrey Potter sont maintenant remplacés par ce qu'on nomme les *tiroirs*.

Cet ingénieux enfant n'est pas seul de son espèce. Ce sont, dit-on, les enfants du lunetier de Middelbourg, Jean Lipshey, qui, en jouant dans la boutique de leur père, s'avisèrent les premiers de regarder au travers de deux lentilles, l'une convexe, l'autre concave; ces deux verres s'étant trouvés à la distance convenable montrèrent le coq du clocher grossi ou notablement rapproché: la lunette était trouvée.

Enfin, et pour ne pas trop multiplier les exemples, le savant naturaliste M. F. Le-coq, mort récemment, était un enfant lorsqu'il fit la belle découverte de la nidification de ce petit poisson nommé vulgairement *suavetier* et savamment *épineche*.

VICTOR MEUNIER.

## LES ANES

Quelque temps après le déluge, les ânes se révoltèrent. Ils étaient las de venir au marché, d'aller au moulin, de porter les voyageurs, en un mot, fatigués de toutes les besognes d'ânes. Non-seulement ils désiraient marcher de pair avec les chevaux, mais encore ils prétendaient au choix de leurs maîtres et au droit de ne travailler que selon leur bon plaisir. Ces conditions posées, quittant les écuries, ils prirent tous la clef des champs.

Vive l'indépendance! Les ânes commencèrent par se reposer; puis, chacun ayant assuré de son mieux sa félicité personnelle, ils se remirent au repos! N'étaient-ils pas heureux? Mais aussi ne fallait-il pas perpétuer cette douce quiétude et, en se marquant entre eux d'un signe commun, se distinguer des animaux moins intelligents et moins bien favorisés?

On chercha ce qui prouverait le mieux la supériorité des ânes policés et civilisés au contact de l'homme. Les avis recueillis, on répondit à ceux qui demandaient l'érection d'un monument que le marbre ne durait pas; on se moqua de ceux qui parlaient de médailles ou de cantates célébrant la fondation de leur Etat: bref, on repoussa tous les projets.

Tout à coup, un âne eut une idée: "Que voulez-vous, s'écria-t-il? Quelque chose de grand, de majestueux, d'inimitable? Quelque chose de bon, qui nous appartienne et dont nous nous réserverons la jouissance! Cette utile découverte — car c'est toute une découverte — je l'ai et nos enfants en profiteront. Voyez-vous cette belle plante aux feuilles épaisses, luisantes, aux fleurs épanouies et offrant, par les épines qui la défendent contre tous, l'image de notre liberté. Eh bien, mes frères, pour faire quelque chose de nouveau, d'inattendu, nous en mangerons, et sur toute la terre on dira: l'âne est le seul des animaux qui se nourrisse de chardons!"

L'assemblée applaudit, et, dès lors, plutôt par gloriole que par goût, les ânes se mirent à manger ces chardons. Leurs provisions furent dépassées et bien des bêtes firent le voyage exprès pour visiter l'Etat modèle. Il y vint jusqu'à des hommes. Ceux-ci virent dans l'innovation gastronomique de leurs anciens serviteurs une source inépuisable d'économies. Ils pourchassèrent les pauvres bêtes et leur offrirent, avec le bât, force chardons en échange de leur indépendance.

Depuis, les ânes en sont encore à leur mets national. Il leur rappelle le fâcheux usage que leurs ancêtres firent de la liberté conquise en s'avisant de chercher l'inimitable et en ne trouvant qu'une chaîne de plus à leur assujettissement.

## PRIME À NOS ABONNÉS

A nos abonnés qui auront payé, d'ici au 1er mars prochain, leur abonnement jusqu'au 1er juillet prochain, nous offrons une prime magnifique. C'est une chromo-lithographie de 24 pages par 15. Le sujet est tout-à-fait canadien et porte un cachet entièrement local. Ce tableau représente un club de marcheurs à la raquette: les *Trois Bleues* de Montréal. Ils viennent de faire une longue course et sont arrivés dans la soirée auprès d'une habitation, sur le revers de la montagne. On les voit dispersés par groupes, les uns assis sur des morceaux de bois empilés, la plupart encore debout, les pieds chaussés de la raquette. Plusieurs sont assis près d'un feu allumé en plein air; les reflets du brasier produisent une traînée lumineuse qui illumine la figure d'une partie des marcheurs. Dans le fond du tableau se trouve la montagne couverte de neiges. L'ensemble est d'un effet saisissant.

Nous croyons que nos abonnés se hâteront de se prévaloir de l'offre que nous leur faisons, et se procureront cette lithographie en payant six mois de leur abonnement à l'avance.

## LE CARDINAL PATRIZZI

La mort vient de faire un nouveau vide dans les rangs des hauts dignitaires de l'Eglise, à Rome. Le cardinal Patrizzi est mort à la fin de décembre, suivant de près dans la tombe le ministre secrétaire d'Etat de Pie IX, cardinal Antonelli, dont nous donnions naguère le portrait.

Le cardinal Patrizzi était âgé de soixante-dix huit ans.

Il était né à Sienne, le 4 septembre 1798. Ce prélat, comme cardinal, appartenait à l'ordre des évêques. Réservé *in petto* le 23 juin 1834, il avait été préconisé le 11 juin 1836.

Il était vicaire général du Pape, évêque de Porto et Sainte-Rufine, préfet de la congrégation de la résidence des évêques, préfet de la congrégation des rites, archiprêtre de Sainte-Marie-Majeure, et doyen du Sacré-Collège.

Pie IX avait pour lui la plus vive amitié. Aussi est-il très-affecté de sa mort.



LE CARDINAL PATRIZZI, DÉCÉDÉ

## CANARIS SAVANTS

Un monsieur, résidant à Phoenixville, dit le *Reading Eagle* de Queensland (Australie), a plusieurs très-beaux canaris auxquels il a donné beaucoup de soins. Il a appris à l'un de ces oiseaux à chanter : "Patrie, douce patrie," clairement et distinctement. Son mode d'instruction est le suivant : Il place le canari dans une chambre où il ne peut entendre le chant d'aucun autre oiseau, et suspend sa cage au plafond, de manière que l'oiseau puisse voir son image dans un miroir. Derrière la glace est placée une boîte à musique qui est réglée de manière à ne pas jouer d'autre chant que : "Patrie, douce patrie." N'entendant pas d'autres sons que ceux-là, et croyant que la musique vient de l'oiseau qu'il voit dans le miroir, le jeune canari commence bientôt à saisir les notes, et enfin à faire ce que son professeur a travaillé à obtenir, qui était de chanter l'air parfaitement. C'est une expérience facile à faire, et nous serions heureux de savoir le résultat qu'on obtiendrait en la répétant sur quelques-uns de nos oiseaux chanteurs.



ST. PETERSBOURG - DÉPART DU GRAND-DUC NICOLAS POUR ALLER PRENDRE LE COMMANDEMENT DE L'ARMÉE DU SUD

## LETTRES PARISIENNES

XII

ANCIEN ET NOUVEAU VERSAILLES

Il n'est personne qui, arrivant pour la première fois à Versailles, ne le connaisse déjà quelque peu.

Guidé par les descriptions, prévenu par les récits, orienté par l'histoire elle-même, le touriste est trop averti pour être étonné sincèrement, et son admiration manque de piquant, comme tout ce qui oblige d'avancer.

Ajoutez à cela que son amour-propre souffre de n'avoir rien à découvrir, là où il venait expressément par curiosité ; et qu'il se croit humilié en quelque sorte d'ouvrir les yeux, là où il n'y a rien à apprendre.

\* \*

Que voulez-vous ? la poésie officielle lui a écrié tout cela ; car dans le monde entier, il n'y a certainement rien de plus décrié, de plus vanté, de plus célébré, que l'incomparable et emmyeux parc de Versailles.

Vieux satyres et termes grognons, boulingrins majestueux et petits ifs alignés comme des laitues, voici déjà deux cents ans que c'est inventorié et admiré... : ainsi que les bosquets tondus, les naiades ébréchées et les dieux aquatiques qui font tant de façon pour vivre à sec dans leurs cuvettes...

Comme dans l'histoire de la *Belle au bois dormant*, il y a là une espèce de sommeil qui pèse séculièrement sur toutes ces magnificences ; sommeil d'autant plus lourd que toutes les rimes françaises l'ont bercé.

\* \*

Depuis les temps homériques

Où Louis, le Roi sans pareil,  
Venait, au déclin du soleil,  
Voir dans la forêt, en silence,  
Si toutefois en sa présence  
Un astre oserait se coucher,

Versailles ne saurait complètement étonner personne, sauf peut-être—s'il y revenait—ledit roi Louis XIV.

\* \*

Figurons-nous celui qui a dit : *L'Etat c'est moi*, se réveillant d'entre les morts et reentrant *incognito* dans son palais un jour de grande séance.

Les tristes coupés noirs qui s'arrêtent dans la cour du Maroc et d'où descendent des personnages non moins noirs, font rêver. Il se demande en quel costume on se permet d'assister maintenant au petit-lever du Souverain ; et avisant un fonctionnaire à chaîne d'argent, il s'informe auprès de lui de l'heure des audiences de son arrière-petit-neveu Louis XXIII ou Louis XXIV...

\* \*

C'est ce qui s'appelle avoir la main heureuse, car le fonctionnaire à la chaîne d'argent est justement le chef suprême des huissiers du parlement : l'empressé et semillant M. Bescherelle.

Sans entrer ici dans aucune oiseuse comparaison, je puis bien dire que Dante, conduit par Virgile, n'avait pas mis la main sur un meilleur cicerone, et que si celui-ci connaissait à fond les enfers, celui-là n'est pas moins ferré sur les tenants et aboutissants de nos Assemblées françaises.

\* \*

—Le roi ! s'exclame Bescherelle—le petit-lever du roi ! mais il n'y a plus de roi, ni même d'empereurs. Il y a le président MacMahon qui n'habite pas ce Palais, faute de meubles et de personnel, et dont le petit-lever est la chose la plus simple qui soit au monde.

Figurez-vous un rude et bon général qui est en place à cinq heures du matin, et qui n'a besoin que de son brossier pour lui tenir, au bas de l'escalier, le pur-sang qu'une demi-heure après il enfourche. Un homme simple, qui parcourt les casernes *incognito* et qui, s'occupant paternellement du trouper, ne dédaigne pas de goûter à sa *pipotte*.

*Louis XIV* :—Et c'est cet homme... ce général qui règne ?

*Bescherelle* :—Il règne et ne gouverne pas. La nation paie en lui le premier fonctionnaire exécutif de ses volontés, que le suffrage universel, consulté de temps en temps, se charge de lui faire connaître. Elle lui loue une petite maison dans les environs et réserve le palais à ses délégués qui, au nombre de 900 à peu près, députés et sénateurs, se réunissent en présence de sténographes et de journalistes—pour mieux veiller aux secrets d'Etat et expédier plus prestement les affaires publiques.

\* \*

*Louis XIV* :—Et ce maréchal-président a succédé... à son père ?

*Bescherelle* :—Du tout, mais à un petit homme à lunettes d'or, que je vais vous montrer incessamment, qui lui-même succédait à un empereur—non romain—appelé Napoléon III, du nom de son oncle, qui, après avoir vaincu une certaine révolution couverte du sang de votre arrière-petit-fils, s'était assis sur les fleurs de lys et avait reçu les clefs de toutes les capitales de l'Europe. Après sa mort, les lys ont tristement refléuri pendant 15 ans, sous deux vieillards, dont le trône a glissé sur les ruines.

\* \*

*Louis XIV* :—Ces tambours qui battent aux champs, c'est pour le maréchal-président sans doute ?

*Bescherelle* :—Nullement ; mais pour deux autres présidents qui dirigent les délibérations des assemblées et marchent de pair avec l'autre. Au premier jour de l'an, c'est même l'autre qui vient le premier les saluer, en signe de déférence pour le Parlement souverain. La majesté du peuple rayonne sur M. d'Audiffret-Pasquier, président du Sénat, bien plus que son titre de duc, et sur M. Grévy, président des députés, bien plus que sa réputation d'avocat et de vétéran parlementaire. Nous vivons d'ailleurs dans un temps où chacun, ne fût-ce que par la bouche d'un autre, veut avoir l'air de commander... de peur d'avoir l'air d'obéir.

\* \*

*Louis XIV* :—Vous me conduisez au théâtre de la cour ?

*Bescherelle* :—Non, mais au Sénat : car il ne se joue plus ici que des pièces politiques. Voici justement un des grands acteurs qui passe sans nous voir, parce que nous sommes du côté de son mauvais œil... Je vous présente le citoyen Gambetta, un avocat qui a dépensé plus de millions que Louvois, remué plus de mots que Bossuet et plus d'hommes que Condé, et fait perdre à la France plus de batailles que trois de vos plus fameux capitaines ne lui ont gagné de victoires. Cela ne l'empêchera pas de parler tout à l'heure plus haut que le vieux général Changarnier, qui a affermi notre conquête d'Alger par vingt glorieux exploits, et d'avoir des raisons avec le ministre de la guerre actuel, qui ne fait pas autre chose, depuis 5 ans, que de réparer ses fautes.

\* \*

*Louis XIV* :—Et quel est, je vous prie, ce petit vieillard qu'on apporte en palanquin et qu'on hisse, plutôt qu'il ne monte, à travers mes escaliers de marbre ?

*Bescherelle* :—Hélas ! sire, ce n'est pas Condé pliant sous ses blessures et sous ses lauriers et honoré par vous d'un de ces mots que vous dictiez à l'histoire... C'est Louis Blanc, un citoyen qui n'a fait la guerre qu'aux jésuites et aux cléricaux et n'a jamais eu que des rhumatismes.

Après lui se traîne le solennel Victor Hugo, un poète auprès de qui Corneille n'est qu'un petit garçon ; Raspail, qui a fait du camphre et des phrases pour le peuple et une fortune pour lui ; Alfred Naquet, qui nous achète des canons au rabais pendant la guerre et propose des lois sur le divorce pendant la paix. Sous François Ier, il eut joué le rôle de Triboulet ; sous votre règne, sire, il eut fait un marquis de Roquelaure passable.

*Louis XIV* :—Mais quelle presse, quelle foule, dans un palais que vous me dites déserté par la cour ! Et que veulent à ces portes tant de solliciteurs et de solliciteuses !

*Bescherelle* :—O vous qui, un jour—un seul jour—avez, dit-on, *failli attendre*, apprenez que le peuple souverain attend ici l'ouverture des tribunes toujours trop étroites, d'où il peut entendre ses délégués, et qu'il fait queue pour entrer des journées entières. Par mes huissiers, je commande à ces multitudes, comme Neptune aux flots ; et Beauvilliers, votre premier gentilhomme de la Chambre, n'a jamais été aussi sollicité pour tous vos petits-levers, que je ne le suis quand Mgr. Dupanloup et Jules Simon vont parler, pour une seule séance. Et si, entrant tout botté et un fouet à la main, vous pouviez dire au parlement : *L'Etat c'est moi*... je n'ai pas moins de titres pour faire trembler ces foules et leur dire : *les tribunes c'est moi* !—ce que je ne dis pourtant qu'en l'absence de mon questeur, M. Baze.

\* \*

*Louis XIV* :—J'ai hâï les parlements formalistes et les magistrats procéduriers ; et pendant un règne de 54 ans, je n'ai pas une seule fois convoqué ces bavards d'états-généraux, où n'auraient pourtant siégé que des hommes... Or voici que, de toutes parts ici, j'aperçois des femmes... Auraient-elles aussi la parole ? et sont-ce là des Maintenons, pour entendre et porter des secrets d'Etat ?

*Bescherelle* :—Elles veulent bien se résigner à ne point parler, sire, mais pour cette seule considération qu'on leur permet de se faire voir... Nous leur laissons en outre la liberté des toilettes, celle des éventails, celle des lunettes d'approche, celle des parfums, celle des oillades même et des muettes pantomimes où la femme excelle toujours. Mais Montespan elle-même ne pourrait ouvrir sa jolie bouche ici, sans se faire apostropher par le président Paquier ; Fontange ne pourrait que montrer son ruban ; Sévigné ni Longueville ne pourraient souffler mot, alors même que ces forcenés de radicaux traînent dans la boue l'ancien régime.

\* \*

D'ailleurs, il n'y a là que la maréchale MacMahon, qui se contente d'être présidente de la République ; la princesse russe Troubetzkoï, que toute votre gloire n'eût peut-être pas fixée à Versailles il y a 150 ans, et la belle madame de Renneville, que nous trouvons tous aussi gracieuse que Sévigné, quoiqu'elle ne fasse parler que de ses toilettes et point de ses missives.

Parmi les autres, beaucoup de femmes de députés, qui ne peuvent prétendre ici à être les *moitiés* de leurs maris, attendu qu'elles n'ont pas la parole ; nombre de curieuses provinciales, qui veulent voir Paul de Cassagnac, qu'elles savent avoir eu 18 duels à mort ; Alfred Naquet, qui a la plus forte busse ; M. Thiers, qui a la plus petite taille, ou M. Arago, qui a la plus grosse voix.

\* \*

*Louis XIV* :—J'entends parler de généraux. Que peuvent avoir à faire ici des hommes de guerre ?

*Bescherelle* :—Ils combattent, sire. Et plusieurs d'entre eux pourraient dire à Votre Majesté, que dans leur opinion, il n'y a rien de plus chaud qu'une bataille parlementaire, comme aussi rien de plus glorieux qu'un vote acquis après dix verres d'eau, trois heures de discours et huit jours d'intrigues.

Voici, par exemple, l'illustre général Guillemaut, qui s'est toujours distingué contre les aumôniers militaires et le service religieux ; le général Charveton, qui est l'officier de France qui a livré le moins de combats et débité le plus de discours ; le colonel de Chadois, qui a plus voté dans une semaine que Condé n'a guerroyé en 20 ans ; et le général Valazé, que M. Thiers prend pour un Vauban, quoiqu'il n'ait jamais fortifié que sa petite situation personnelle.

Enfin, il y a là quatre ou cinq amiraux,

qui, ayant navigué sur toutes les mers, confessaient qu'il n'y a rien de plus étonnant qu'une tempête à la Chambre.

\* \*

Louis XIV et Bescherelle causèrent longtemps, le premier demandant le Descartes de l'époque, et on lui montrait Littré ; le Colbert, et on lui désignait Léon Say ; le Louvois, et on lui parlait du général Trochu et du duc DeCazes.

Le monarque trouvait Dufaure bien mal peigné pour un président du Conseil, Jules Favre bien débraillé pour un académicien, et M. Thiers bien petit pour un Richelieu des temps modernes.

Mgr. Dupanloup lui apparaissait médiocre, sans les moustaches qu'on avait vues à Bossuet, et le maréchal Canrobert, en froc noir, lui faisait pitié, au souvenir de Luxembourg, de Villars, de Catinat et du duc de Vendôme.

\* \*

Il sortit éccœuré, présentant sa main à Bescherelle qui fit une lourde faute en la serrant bourgeoisement au lieu de la baiser, et redescendit dans la cour du Maroc, où des cochers avinés se disputaient le *Ruppel* et les *Droits de l'homme*. Il refusa dédaigneusement les avances d'une marchande de journaux, et lut machinalement les étiquettes apposées aux portes du rez-de-chaussée.

D'affreux secrétaires en sortaient, des liasses de papiers sous les bras et les doigts tachés d'encre. Hélas ! c'était par là que la Vallière entrât ! et ce marbre caressé par ses traînes de velours et d'hermine, erio aujourd'hui sous le talon ferré d'un trouper qui relève sa garde !

Louis XIV soupira en voyant que sa galerie des glaces ne réfléchissait plus de ballets, que les rouges garbes-du-corps étaient absents, les beaux Suisses disparus, les tritans à sec dans leurs conques marines... et, s'enfonçant le tricorne sur les yeux, il se remit en selle sur son cheval d'airain, où il recommença à faire le mort superbe que tout le monde va visiter, mais auquel personne ne parle.

TH.-B. DE LA GUERCHÉ.

## LES APPARITIONS DE LA VIERGE MARIE A MARPINGEN

L'*Univers* publie cette correspondance qui lui est venue d'Allemagne :

« L'attention publique se tourne de plus en plus vers Marpingen (où trois enfants disent avoir vu la Sainte Vierge), soit à cause des guérisons extraordinaires qui s'y produisent, soit à cause des mesures prises par le gouvernement pour empêcher l'accès du lieu de l'apparition.

« Cet endroit est toujours fréquenté. La police a fait murer la fontaine ; mais l'eau ayant besoin de sortir, est allée couler plus loin, dans une position où il est plus facile d'en puiser. Deux gendarmes sont là qui surveillent, jour et nuit ; on profite des moments où le sommeil les saisit pour faire provision.

« Les apparitions continuent et les enfants disent qu'elles doivent durer trois mois. La Sainte Vierge se montre avec son divin Fils sur les bras. Elle a recommandé de faire dire aux malades, trois fois par jour, les prières : *Venez, Esprit-Saint*, et *Sub tunc presidium*.

« J'ai été moi-même témoin d'un fait surprenant.

« Une pauvre petite fille, d'environ douze ans, souffrait de phthisie depuis novembre dernier. Je fus appelé auprès de cette enfant il y a trois semaines. Depuis plusieurs mois, elle ne prenait plus qu'un peu d'eau mêlée de lait, ne pouvait même se soulever : c'était un squelette vivant. Le médecin l'avait condamnée ; je la quittai moi-même pensant ne plus la revoir. Quelques jours après, c'était un vendredi, une crise survint, qui paraissait devoir être la dernière. La mère, qui est veuve et fervente chrétienne, voyant son enfant mourante, d'instinct, s'écria : « Bonne Notre-Dame de Marpingen, venez au secours de ma fille ! Si seulement

Marpingen n'était pas si éloigné ! Si seulement je pouvais avoir de l'eau de la source bénie ! A peine ces interjections terminées, la mère voit sa fille se lever sur son séant, ce qu'elle n'avait plus vu depuis longtemps. " Mais, maman, dit cette dernière, je suis guérie ! "

" Je viens de voir moi-même l'enfant subitement rétablie. Elle mange avec appétit, elle dort, elle n'a plus de toux, de douleurs. La faiblesse, qui était restée, diminue d'un jour à l'autre. "

" Le médecin qui visitait la petite a reconnu *verbalement* que le fait lui paraissait miraculeux. Ce médecin, qui est un libre-penseur, a avoué à cette occasion que Notre-Dame de Lourdes était venue en aide à sa propre fille ; que, *tout drôle que c'était*, il avait encore confiance à la Sainte Vierge ! "

### LE PELERIN D'IRLANDE

L'édification que causent les pèlerinages serait bien augmentée, si nous pouvions connaître les actes de vertu pratiqués par beaucoup de pèlerins.

Jim Fermay, pauvre Irlandais, dit un jour de Fété dernier au R. P. C... qu'il était déterminé à se rendre à *Lords* (Lourdes).

— Mais, Jim, dit le religieux, Lourdes est bien loin d'ici ; comment voulez-vous, sur les 15 chelins que vous gagnez par semaine, trouver assez d'argent pour vous y rendre ?

— Oh ! j'ai pensé à cela, Révérence, et j'ai mis pour cela de côté 9 livres sterling.

— Mais, Jim, vous n'avez pas besoin de guérison.

— C'est bien vrai, Révérence, mais je tiens à voir la place où la Bienheureuse Vierge a fait son apparition.

Deux mois après, on vint dire au R. P. C... que Jim le demandait.

" Me revolez, Révérence. "

— Entre et assieds-toi, Jim, pour me raconter la manière dont tu t'es pris pour ton voyage.

— Tout a été bien jusqu'à Londres. Une fois là, j'ai demandé le chemin pour *Lords*. — Allez à Douvres, m'a-t-on dit. Une fois à Douvres, je demande mon chemin. — Allez à *Clés* (Calais), me dit-on. — Une fois à *Clés*, ce n'était plus la même chose : j'étais tout bête, personne ne me comprenait. J'avisai un gentleman qui avait une bonne figure et je lui montre le livre que votre Révérence m'avait donné. Ce bon monsieur m'écrivit tous les noms des places par lesquelles je devais passer. Je les suivis et j'arrivai à *Lords*.

— Mais, Jim, comment fites-vous pour y coucher ?

— Oh ! votre Révérence veut rire. A *Lords*, j'ai dormi en dehors de la grotte avec un beau ciel bleu sur la tête. Mon cœur était triste, parce que je me croyais sur le point de revenir en Irlande sans avoir reçu le Saint-Sacrement. Mais la Sainte Vierge elle-même, j'en suis sûr, m'a envoyé un pauvre petit prêtre polonais qui parlait anglais. Je me confessai à lui et nous fîmes bons amis. Et maintenant, Révérence, voilà une grande bouteille de la sainte eau que je vous ai rapportée.

Il y a quelques jours, Jim est venu trouver le P. C... pour lui demander conseil, afin d'envoyer une livre sterling, qu'il avait économisée, au pauvre révérend Père polonais percuté pour la religion.

### NÉCROLOGIE

Le câble nous a appris la mort d'Henri Monnier, un écrivain français qui eut jadis une grande vogue. Depuis quelques années, l'auteur de *M. Joseph Prudhomme* végétait dans la misère :

Henri Monnier, né à Paris, le 6 juin 1799, fut d'abord clerc de notaire, puis employé au ministère de la justice. Dégouté du métier de "plumifère," il se tourna vers la peinture et entra dans l'atelier de Girodet, où il fit de médiocres toiles et d'excellentes caricatures. Ses dessins à la plume furent très en vogue dans les dernières années de la Restauration. Il illustra les *Chansons* de Béranger et les *Fables* de La Fontaine, et figura au salon de 1826, comme lithographe.

En 1830, M. Henri Monnier publia le livre qui a fait sa réputation et est resté son principal titre : *Scènes populaires dessinées à la plume*,

renfermant le *Roman chez la portière*, le *Dîner bourgeois*, le *Voyage en diligence*, *Jean Herouet*, etc. La se montraient pour la première fois ces types frappants de Mme Gibou et de Joseph Prudhomme, que l'auteur n'a fait que développer depuis dans la seconde édition de *Scènes populaires*, dans les *Nouvelles scènes populaires*, les *Scènes de la ville et de campagne*, les *Scènes populaires complètes*, les *Bourgeois de Paris*, et surtout dans les *Mémoires de Joseph Prudhomme*, reproduction, exacte comme une photographie, des mœurs, des habitudes et du langage des classes infimes ou de la partie la moins intelligente de la bourgeoisie.

M. Henri Monnier a encore arrangé plusieurs de ces types pour la scène, où il les a joués lui-même. Les meilleurs, tirés de ses premières *Scènes populaires*, furent enclavés, avec l'aide de Brazier, dans la *Famille imprécieuse* et très-favorablement accueillis au Vaudeville. La *Grandeur et décadence de Joseph Prudhomme*, comédie en cinq actes, représentée à l'Odéon en 1853, fut en ce genre son principal succès ; les *Compatriotes* avaient également réussi aux Variétés en 1849. Il donna depuis : le *Roman chez la portière* et le *Bonheur de vivre aux champs*, au Palais-Royal ; *Peintres et bourgeois*, en trois actes et en vers, en collaboration avec M. G. Ronconi, à l'Odéon, et enfin, aux Variétés, une dernière épreuve de son type favori : *Joseph Prudhomme, chef de brigands*, comédie en trois actes qui fut très-froidement accueillie.

Comme il est dit plus haut, Henri Monnier excellait dans la peinture ou plutôt la caricature des habitudes et du langage des basses classes. On aura une idée de sa manière en lisant la fameuse scène que nous allons citer et qui est restée célèbre en France. Pour l'intelligence de la chose, il faut dire à nos lecteurs que le thé est une plante peu en usage en France, qu'elle tient rang parmi les médicaments, et non parmi les objets de première nécessité comme chez nous et en Angleterre. Voici donc cette fameuse scène.

C'est madame Gibou qui parle :

Belle chose que votre thé. Tenez, une fois, le médecin me dit :

" Votre mari est ivre-mort, donnez-lui du thé. "

— Qu'appellez-vous du thé ?

— Plante potagère.

— Bon. Où qu'ça s'achète ?

— Partout. "

J'prends mon tabellier ; j'vas donc chez l'apothicaire, qui me renvoie chez l'épicier. I m'dit :

" Pour combien ? "

— Pour deux livres.

— On n'en fait pas.

— Pour combien donc qu'on en fait, pour 4,000 francs ?

— Pas moins de vingt sous. "

Je tends mon tabellier.

" Non, donnez-moi votre main. "

Il me met trois petits grains noirs dans le creux de la main, et voilà pour mes vingt sous. J'ne r'viendrai pas tous les deux jours, que j'me rappelle que j'lui dis, et j'm'en en fus... J'mets sus le feu mon thé, en le faisant, comme dit l'épicier, fuser dans l'eau. Je bats, je bats... je goûte, c'était fadasse, sans montant, sans rien. Je dis : cet homme qui trouve le lait à son déjeuner trop doux, qui y met de l'eau-de-vie, ne prendra jamais ça ; j'y mets un peu de vin, un peu de café... du cornichon, de la moutarde... du veau... de la compote... un peu de pain d'épice... des petits radis roses... du sel, du poivre... Je bats et je lui fais prendre ; ça fait purée... je bats toujours ; enfin, il n'ent pas plutôt tout pris que le voilà qui... enfin de tous les côtés. Il fut malade trois mois ; vous sentez, cet homme, ça lui avait sargé l'estomac... Belle chose que votre thé ?

### LE MENUET DU BOEUF

" Ainsi donc, maître Kalberhaft, vous mariez votre jolie fille ! " disait maître Gaspard Tafel, l'ébéniste, à son compère le riche boucher. Tous deux, selon la coutume immémoriale des bourgeois de Vienne, étaient allés après leur dîner vider quelques chopas de bière à la brasserie, et ils rentraient chez eux en devisant de choses et d'autres.

" Certainement ! " répondit le boucher avec orgueil. Il ne faut pas, dans la vie, laisser échapper les bonnes occasions ; et maître Gulden, l'orfèvre, est un parti comme on n'en trouve pas tous les jours : riche, jeune et beau garçon par-dessus le marché. Lisbeth fait des envies, je vous assure.

— Et Gulden fait bien des envieux ! Vous pouvez compter que le jour de la noce il y aura foule à Saint-Etienne pour voir marier la plus jolie fille de Vienne ; oui, je ne crains pas de le dire, la plus jolie, même en comptant les comtesses et les duchesses.

— Oui, oui, répondit le père de Lisbeth

en branlant la tête d'un air satisfait, Lisbeth n'est pas mal, elle n'est vraiment pas mal. Aussi je veux pour sa noce une musique comme personne n'en a, entendez-vous ; de la musique composée exprès pour elle. Je me suis déjà entendu avec les musiciens, et je me rends de ce pas chez le compositeur.

— Et à qui vous adresserez-vous, s'il vous plaît ?

Maître Kalberhaft se rapprocha de son compagnon, et, se penchant vers lui, lui dit un nom à l'oreille. L'ébéniste recula d'un pas.

" Pas possible ! Et vous croyez qu'il fera de la musique pour la fille d'un... d'un simple bourgeois, lui qui travaille pour des princes, pour l'empereur lui-même ! Maître Kalberhaft, mon ami, vous vous exposez à récolter un affront. "

— C'est à savoir ! Un honnête boucher, qui paye bien, vaut un autre homme, après tout ; et l'artiste sera peut-être plus content de travailler pour un bourgeois qui comprendra que sa musique est belle, et qui le lui dira, que pour des grands seigneurs qui ne l'écouteront seulement pas : tout le monde n'est pas musicien, à la cour. D'ailleurs celui-ci n'a pas de quoi faire le fier ; il était bien heureux, il y a quelques années, de travailler pour le théâtre d'Arlequin de la porte de Carinthie.

— Allons, allons, calmez-vous, maître Kalberhaft, je n'ai pas voulu vous fâcher. Notre grand artiste a bon caractère, d'ailleurs ; il était même très-gai dans sa jeunesse. Vous connaissez Strich, le perruquier ? Votre musicien lui a joué un bon tour quand ils avaient chacun une quinzaine d'années. Figurez-vous qu'ils chantaient tous les deux à la maîtrise de Saint-Etienne, et que Strich taquinait toujours Joseph à cause de sa petite taille, et des robes qui étaient toutes trop longues pour lui. Joseph ne disait rien, mais un beau jour il apporte au chœur une paire de ciseaux... et quand la procession se met en marche, voilà les rires qui gagnent tout autour de l'église, sur le passage de Strich, qui chantait de tout son cœur et ne se doutait pas qu'on riait de lui. Le malin Joseph lui avait coupé la queue de sa robe ! C'est à cause de ce tour qu'il fut renvoyé de la maîtrise de Saint-Etienne.

— Ce qui ne l'a pas empêché de devenir un grand musicien, pendant que Strich n'a jamais fait que des perruques. Mais voici la porte du maître : je vous quitte et m'en vais lui faire ma demande. "

Kalberhaft, ayant frappé, fut bientôt introduit auprès du maître du logis, un petit homme au teint brun, qui le salua d'un air de bonne humeur et lui demanda ce qu'il désirait.

" Voici ce que c'est, maître. Je suis boucher, honnête et bien achalandé, vous pouvez vous en informer. J'ai une fille, une jolie fille que je marie bientôt, et je veux lui faire la plus belle noce qu'on n'ait jamais vue à Vienne. Pour cela, je voudrais avoir un menuet de vous. "

— Un menuet de moi ! dit l'artiste qui trouva l'idée originale. Eh bien, mon ami, cela pourra se faire : j'y penserai. Revenez la semaine prochaine ; je tâcherai d'ici là de vous faire quelque chose de joyeux. "

Maître Kalberhaft se retira en se confondant en remerciements, et l'artiste ouvrit en riant son clavecin. " Une fille de boucher ! se disait-il ; cela ne ressemble pas à ma clientèle ordinaire. Bah ! tout le monde a le droit d'aimer la musique. Il me faut une jolie phrase, dans un ton clair et gai, en *ut*, par exemple, avec des modulations en *sol*... Tra, la, la, la, la, la, la ; je tiens mon affaire : cela exprime très-bien une joie pleine de confiance, telle que doivent la ressentir de jeunes époux. A présent, quelques modulations mélancoliques avec des bémols : il y a quelquefois de mauvais moments en ménage, je l'ai bien su à mes dépens. Mais il ne faut pas rester là-dessus, ce serait d'un mauvais présage : ramenons le premier motif. Bien ! je lui orchestrerai cela, et le bonhomme en sera content, de son menuet de noce ! "

Au bout de huit jours juste, maître

Kalberhaft entra de nouveau chez l'artiste.

" Ah ! vous voilà ! dit celui-ci. Votre menuet est prêt ; écoutez, je vais vous le jouer sur le clavecin. "

Il loua Maître Kalberhaft était dans l'admiration, souriant aux passages gais, s'attendrissant aux passages mélancoliques, approuvant à chaque instant et battant la mesure avec la tête, comme un mandarin de porcelaine, pour marquer qu'il sentait parfaitement le rythme du menuet.

Quand ce fut fini, il remercia chaudement le compositeur, et, déposant sur le clavecin une pile de florins : " Voyez, maître, si c'est ce que je vous dois, lui dit-il. Ne vous gênez pas : j'ajouterai tout ce qu'il faudra ; je suis trop heureux qu'une œuvre pareille ait été faite pour moi ! "

L'artiste sourit, prit quelques florins, et repoussant le reste : " En voilà assez, dit-il ; je ne peux pas faire payer si cher un homme qui aime tant la musique. Voici votre menuet. "

Le boucher comptait ses florins et hésitait.

" Vraiment, maître, vous n'en avez pas pris assez ; mais je vous revaudrai cela, soyez tranquille. A revoir, et grand merci ! "

Le mardi suivant, comme l'horloge sonnait midi, l'artiste entendit au bout de la rue une musique qui s'approchait. " Mon menuet ! " s'écria-t-il ; et il ouvrit sa fenêtre. Bien d'autres fenêtres s'étaient ouvertes déjà et se garnissaient de têtes curieuses. Un immense cortège remplissait la rue. Tous les membres de l'honorable corporation des orfèvres, fraternellement réunis aux membres de l'honorable corporation des bouchers, escortaient le jeune couple qui s'en allait à Saint-Etienne recevoir la bénédiction nuptiale. En avant de cette longue procession d'hommes et de femmes en habit de gala, marchaient des musiciens qui exécutaient sur leurs instruments le menuet composé exprès pour la noce. Ils vinrent se ranger sous les fenêtres de l'auteur, le saluèrent respectueusement et recommencèrent son œuvre, à laquelle toute la foule applaudit. Puis maître Kalberhaft, se découvrant, s'avança tout seul, et s'adressant à l'artiste :

" Nous sommes venus, lui dit-il, pour vous témoigner notre admiration et notre reconnaissance. Et comme vous nous avez fait un don, à ma fille et à moi, en refusant d'être payé selon la valeur de votre ouvrage, j'ai voulu aussi vous offrir un présent, selon mes capacités et mon métier. Recevez-le donc, je vous en prie, et excusez-moi si je n'ai pas su mieux faire. "

Maître Kalberhaft fit un signe ; un groupe compacte qui le suivait s'écarta, et découvrit aux yeux étonnés du compositeur... un boeuf ! un boeuf magnifique, un véritable boeuf gras. Maître Kalberhaft avait dû inspecter tous ses pâturages pour le choisir. L'animal, tout enguirlandé de verdure et paré de rubans et de fleurs, paraissait plus surpris de la foule qui l'entourait que fier d'être offert au plus grand compositeur de l'Autriche.

" Vive Joseph Haydn ! " cria maître Kalberhaft.

— Vive Joseph Haydn ! " répétèrent les musiciens, et avec eux toute la noce. Et les curieux qui étaient aux fenêtres, et ceux qui se pressaient en bas, s'unirent à cet élan d'enthousiasme : toute la rue retentit de ce cri unanime : " Vive Haydn ! "

L'histoire ne dit pas ce que Haydn fit de son boeuf ; peu importe. Ce qui est certain, c'est qu'il accepta cet hommage original, et que le menuet composé pour la noce de la fille du boucher est connu, encore aujourd'hui, sous le nom de *Menuet du boeuf*.

BLANCHE SURYON.

— On considère l'usage du tabac comme pernicieux ; il l'est certainement pour ceux qui poussent cet usage à l'excès, et l'on sait que presque tous les fumeurs fument trop. Ceci est certain de causer des souffrances tôt ou tard, et le meilleur moyen de contrebalancer les mauvais effets du tabac dans le système est de tenir le sang pur et sain par l'usage du *RÉNOVATEUR* DES MONTAGNES VERTES DE SMITH.



ST. FÉRÉOL, QUÉBEC



LE PREMIER NE

## UNE SEMAINE DE LIBERTÉ

Une semaine de liberté !

Quelles riantes perspectives ces mots magiques faisaient apparaître à mes yeux. Quels horizons enchantés dont j'entrevois d'un regard ébloui les mystérieuses profondeurs !

Dans mon ambition enfantine, je n'avais demandé qu'un jour, et ma mère m'en offrait sept.

Sept jours pendant lesquels, oiseau captif jusque-là, je pourrais sortir de ma cage, et voler aussi loin que mes ailes voudraient me porter !

Plus de barreaux, plus d'entraves, plus d'heures austères, plus de cloche impoportune, plus de règle, enfin !

Se lever et se coucher quand il plaît ! Déjeuner et dîner à ses heures ! Supprimer radicalement le thème latin, la version grecque, le papier, l'encre et les plumes, tout ce qui sent l'étude, même de loin !

Ne voilà-t-il pas de quoi tourner la tête à un enfant naturellement indocile, et pour lequel l'obéissance semblait un joug odieux ?

Pour commencer, je me levai à dix heures, afin d'avoir le plaisir d'entendre sonner la pendule du salon, qui d'habitude réglait mon lever à sept heures.

Il est vrai que le soleil me souriait d'une façon si engageante, à travers les vitres, que j'avais grande envie de descendre au jardin ; mais n'était-ce pas une satisfaction plus virile encore de se représenter le vieil Homère, ébranlé par la sonnerie sur son socle de marbre, et faisant la grimace, sous sa barbe de bronze, pendant que je jouissais de mes premières heures d'indépendance ?

Ma foi ! je n'ai rien à me refuser aujourd'hui.

Mettons ma veste de velours, cette superbe veste qui, les jours de grandes fêtes, retient sur moi tous les regards de la maison, tant on y redoute une tache ou un accroc !

"Hue ! Grisaille (c'était le nom de mon ânesse) ! En route, ma vieille ! Et un temps de galop en l'honneur de cette belle journée !"

Je m'étais élancé fièrement en selle, mais je ne pus conserver longtemps mon héroïque tournure. Grisaille, mal bridée, mal sellée, et se sentant peu à l'aise, car je n'avais pas l'habitude de la harnacher moi-même, fut prise tout à coup d'un de ces accès d'opiniâtreté par lesquels ceux de sa race se déshonorent trop souvent.

Impossible de la faire avancer ou reculer ! Prières, menaces, coups de fouet, rien ne pouvait vaincre son inflexible entêtement.

J'étais fort humilié ; je suais à grosses gouttes, et perdant la tête, je me retournai subitement et lui tirai la queue d'une façon inattendue, si inattendue qu'elle en prit ombrage, et se lançant comme une folle à travers champs, pardessus fossés et palissades, elle finit par me jeter sur un tas de pierres, d'où je roulai tout meurtri dans un ruisseau boueux. C'en était fait de ma veste et de mes plaisirs de la journée !

Quand je revins à la maison, le dîner était fini, le couvert enlevé.

D'après mes conventions avec ma mère, si personne n'avait rien à exiger de moi pendant cette bienheureuse semaine, je n'avais rien non plus à demander à personne. Il me fallut donc, à moi tout seul, m'organiser un frugal repas, très-insuffisant pour l'appétit robuste que je rapportais de ma promenade. Vingt fois, je fus sur le point d'appeler Louise à la cuisine, mais l'amour-propre me cria gare ; j'allai au lit mourant de faim, et de peur aussi, je dois l'avouer, car j'étais habitué à une veilleuse, et ma veilleuse n'avait ce soir-là ni mèche ni huile.

"Allons, pensai-je en m'enfonçant sous mes couvertures, et en fermant les yeux pour ne pas voir l'obscurité, je m'y suis mal pris aujourd'hui, mais demain, oh ! comme je vais m'amuser !"

Le lendemain arriva : à peine sorti de table, je courus chercher quelques amis, mais chacun avait des devoirs à faire, des leçons à apprendre, et je revins tout pe-

naud à la maison. Ma mère travaillait dans la fenêtre, à sa place habituelle ; les domestiques allaient et venaient de la cour au jardin ; moi seul j'avais rompu ma chaîne, et de temps à autre je mettais le nez à la grille, pour montrer aux rares passants de la rue isolée où nous demeurions que j'étais mon maître, libre comme l'air, et qu'aucune attache n'entravait ma liberté.

Chose singulière ! J'avais beau me répéter à mi-voix ces glorieuses assurances, je n'y trouvais pas tout le plaisir que je m'étais promis. Certes, il est agréable de se livrer sans crainte à tous les exercices prohibés d'ordinaire : grimper aux arbres, se rouler dans le foin, escalader les plus hautes meules, exécuter avec Sultan des courses désordonnées à travers les plates-bandes du jardin, et y laisser mille empreintes triomphantes !

Ah ! s'il pouvait neiger seulement, me disais-je avec un soupir, en faisant la grimace au radieux soleil de juin !—S'il y avait de la glace sur le canal ! Je patinerais, et l'on me défend toujours de patiner !

"Pourrai-je aller demain à la ferme ? demandai-je à ma mère en lui disant bonsoir.

—Comme tu voudras, me répondit-elle d'un ton que je trouvais un peu froid. Tu sais bien que tu es libre."

La voiture partait de bonne heure, et je me levai avant le jour, dans la crainte de manquer l'heure.

Comme c'est beau de voir l'aurore, le soleil levant, toutes ces choses rares, qui se passent d'ordinaire pendant que les enfants dorment encore dans leur petit lit ! Que j'étais fier ! D'où vient donc qu'à mesure que nous avançons sur la route, tout paraissait se décolorer à mes yeux : la luzerne fleurie, les champs de blé jaunissants, et jusqu'aux taillis pleins de chants d'oiseaux ?

J'avais fait souvent cette course avec ma mère ; oh ! comme tout était plus riant quand je la sentais auprès de moi !

À la ferme, une grande contrariété m'attendait. Charlot, mon frère de lait, était allé porter une couveuse à deux lieues de là, et on ne comptait pas sur lui avant le soir. Comment employer mon temps jusqu'au passage de la voiture ?

Ma nourrice se mit en quatre, l'excellente femme ! Elle me servit un goûter pantagruelique : un fromage à la crème pour dix personnes, ses plus beaux fruits, du miel tout frais sorti de la ruche, et une galette à m'étouffer.

Mais c'est bien triste de manger seul, et ma digestion fut aussi mélancolique que l'avait été mon repas !

À mon grand étonnement, ce soir-là, quand je me couchai, je me surpris comptant sur mes doigts, et me disant avec un soupir : encore trois jours !

On était au samedi ; ma toilette se trouvait en un triste état ; j'avais perdu mes bretelles, la plupart de mes boutons, et j'avais au coude un immense accroc qui me rendait si honteux, que j'essayai de le raccommoder, comme je l'avais vu souvent faire à ma mère. Pendant qu'elle était à l'église, je pris ce qu'il fallait dans sa corbeille à l'ouvrage, et je courus m'enfermer dans ma chambre.

Ah ! quelle peine pour enfiler l'aiguille, pour la retenir dans mes doigts inexpérimentés ! Que de points inutiles venant s'amonceler les uns au-dessus des autres ! Que de nœuds dans mon fil emportant le morceau ! Après deux heures d'un si dur travail (la sueur me coulait du front), je remis ma blouse. Hélas ! quel triste résultat ! L'accroc valait cent fois mieux que cette abominable réparation. La manche, devenue trop étroite, et mûre depuis longtemps, céda sous mes efforts, quand je voulus y faire entrer mon bras, et la voilà complètement partagée en deux au-dessus du coude. C'était une manche courte !

Le dîner sonnait. Comment descendre en cet état ? J'entr'ouvris doucement ma porte, et j'aperçus Louise qui traversait le corridor en portant la soupière fumante.

"Est-ce que M. René ne vient pas ce soir ? demanda-t-elle. Faut-il l'appeler ?

—Ne le dérangez pas, répondit ma mère.

S'il reste dans sa chambre, c'est que cela lui convient."

Je mourrais de faim. J'entendais au-dessus de moi, dans la salle à manger, le cliquetis des cueillers et des fourchettes. Par la fenêtre ouverte montait jusqu'à moi, avec le parfum de la clématite et du jumin, l'odeur bien plus appétissante d'un fricaudeau à l'oseille.

"Madame, demanda Louise quelques instants après, faut-il garder de la tarte aux cerises pour M. René ?"

La tarte aux cerises ! Tout ce que j'aimais le mieux ! Louise savait faire une pâte si délicate ! Et le jus donc ! Ce jus vermeil et savoureux ! Je sentais les larmes monter à mes yeux (n'oubliez pas que je mourais de faim).

"C'est inutile, répondit ma mère d'un ton qui me parut cruel. Emportez le reste à la cuisine."

Comme elle se soucie peu de moi, pensai-je avec amertume ! Personne ici n'a l'air de songer que je suis un pauvre enfant manquant de tout.

La nuit était venue, les étoiles s'allumaient au ciel ; dans le jardin, la lune brillait sur le sable des allées. Je restai longtemps accoudé à ma fenêtre.

"Je ne puis pourtant pas me coucher sans lui souhaiter le bonsoir, me dis-je tout bas. Ce serait la première fois !

—Mais elle verra que j'ai pleuré," murmurait l'orgueil.

La lutte ne fut pas longue.

Cinq minutes après, j'étais dans les bras maternels, et, tout en pleurant, je disais mes petits chagrins, depuis le commencement de cette cruelle semaine, mes déceptions, et la pire de toutes, la crainte de n'être plus aimé.

Là, ma mère sourit du plus tendre des sourires.

"Pauvre cher enfant, dit-elle en me caressant le front et les cheveux, j'ai voulu te faire connaître ce que serait à ton âge cette liberté que tu prisais si fort ! Il ne faut pas se presser pour jouir de ses droits. Le temps le plus heureux de la vie, souviens-t'en bien, est celui où l'on n'a encore que des devoirs à remplir."

Dès le lendemain, je repris avec bonheur ma vie d'écolier, mon règlement, les heures de travail qui me rendaient les créations plus douces, et, toutes les fois qu'il m'arrivait de trouver l'obéissance pénible, je retournais en arrière, et je repassais d'un seul coup d'œil ma semaine de liberté.

MARIE MARÉCHAL.

## LE CORBEAU

Il n'est guère d'espèces d'oiseaux plus répandues sur toute la surface du globe que la grande famille des corvidées. Il n'en est guère aussi de plus utiles, car tous les membres de cette famille : corbeaux, corneilles, freux, choucas, etc., sont les plus voraces des animaux ; leur appétit insatiable, qui ne dédaigne aucune espèce de nourriture, en fait des agents sanitaires précieux. Tout est pâture pour ces oiseaux : les vers, les insectes, les mulots, les rats et toutes les matières animales en décomposition.

Le corbeau noir, *Corvus corax*, est le plus important représentant de cette famille. Comme son nom l'indique, sa livrée est complètement noire ; elle offre cependant, par place, de beaux reflets métalliques, qui, rouges ou bleuâtres sur le dos, deviennent d'un vert bronzé sur la poitrine. Son bec noir, long et robuste, est légèrement recourbé à l'extrémité et présente sur les côtés des bords tranchants. Ses ailes longues et pointues, garnies de plumes dures et serrées, et sa queue égale et arrondie lui donnent un vol lourd, mais cependant rapide et d'une persistance qu'égalent peu d'oiseaux. Enfin ses pieds se terminent par des doigts longs et déliés, qui lui permettent de saisir et même de dépecer sa proie.

La Fontaine, et, avant et après lui, bien d'autres fabulistes, ont pris le corbeau comme le type de la sottise et de la vanité. Monsieur du Corbeau est peut-être vain et fier de son plumage, mais il

n'est certainement pas sot, et bien fin serait l'animal qui parviendrait à le duper. Il n'est pas d'oiseau qui pousse la défiance plus loin que lui. Avec quelle circonspection on le voit toujours tourner autour de la proie qu'il convoite ! il s'avance de quelques pas, marchant de côté, prêt à s'envoler, donne un coup de bec, puis, comme effrayé de son audace, saute à distance, regarde de nouveau et ne se rassure qu'après plusieurs répétitions de ce manège. Cependant son intelligence fait qu'il ne s'effraie guère de dangers imaginaires. L'épouvantail qu'on aura placé au milieu d'un champ pour l'éloigner devient bien vite inutile, et l'on voit l'audacieux oiseau, complètement rassuré, picoter jusque sous les bras flottants du manequin.

Pris jeune, le corbeau s'approprie facilement et est susceptible d'une certaine éducation. Sa voix, quoique rauque et rude, parvient à imiter plus ou moins exactement la voix humaine, les cris des chiens, des chats, des oiseaux domestiques. Il s'attache à son maître et sait reconnaître les habitués de la maison. Comme la pie, il a la manie de cacher tous les petits objets brillants qu'il rencontre : pièces de monnaie, morceaux de métal, ustensiles de ménage. Son repas est-il trop abondant, il en met les restes de côté, sait les dissimuler adroitement dans les coins, sous des chiffons ou des pierres. Enfin le corbeau apprivoisé n'abuse pas de la liberté qu'on lui laisse et se contente de voleter autour de la maison, sans s'éloigner, ni essayer de rejoindre ses semblables.

Les corbeaux noirs vivent généralement par paire et leur union se prolonge souvent pendant toute la durée de l'existence. Ils fond leur nid tantôt dans les crevasses des rochers ou dans les ruines abandonnées, tantôt au sommet des grands arbres. Le nid, qui est toujours très-grand, est formé extérieurement de racines et de branches entrelacées ; l'intérieur est revêtu d'une épaisse couche de mousse. La femelle pond, vers le mois de mars, cinq ou six œufs d'une nuance vert-bleuâtre, sur laquelle se détachent des points et des lignes brunes. Pendant l'incubation, qui dure trois semaines, le mâle partage les fatigues de sa compagne, la remplace sur les œufs, va chercher sa nourriture et veille à sa sécurité.

Dès que les petits sont éclos, les parents les veillent avec une sollicitude touchante, leur choisissant les mets les plus appropriés à leur jeune estomac. Ils les défendent avec un grand courage contre toute attaque, même contre les dénicheurs qu'ils mettent en fuite à coups de bec. Ils n'hésitent pas non plus à se mesurer avec des ravisseurs plus redoutables encore, fouines et belettes, qui sont très-friandes de jeunes oiseaux.

Pendant quelques mois les parents emmènent leurs petits avec eux dans leurs excursions, leur apprennent à trouver leur nourriture, et les ramènent le soir dans le nid paternel. Ce n'est que lorsque l'éducation est complète que la famille se sépare et que les jeunes vont s'installer pour leur compte dans le voisinage.

TH. LALLY.

## PIX IX JUGÉ PAR UN ANGLAIS PROTESTANT

Le *Paris Journal* a publié sur Pie IX une étude fort remarquable, due à la plume d'un Anglais protestant, et qui rend au Souverain Pontife un hommage d'autant plus précieux qu'il est plus désintéressé.

Et voici les principaux passages :

"Je fus envoyé, en 1849, auprès de Pie IX par lord Palmerston. Les sympathies de la nation anglaise avaient accompagné le Pape à Gaète. Ces sympathies sont toujours les mêmes pour l'homme. L'Angleterre ne reconnaît pas sa priorité comme vicarie du Christ, elle salue en lui la priorité des plus hautes vertus.

"Quand j'eus l'honneur d'approcher du chef spirituel des catholiques, on était au lendemain du premier orage. Pie IX venait de passer, sans transition, de l'apothéose aux gémies. Le Souverain que le peuple avait porté en triomphe de la Porte du Peuple au forum de

Trajan, dont il avait cent fois dételé les chevaux, avait dû fuir sous un déguisement vulgaire. Je n'ai jamais vu une figure plus sereine que celle du Pape, celle de ce même pontife n'ayant plus, en 1870, de l'héritage de Pierre qu'les clefs de la foi catholique et le Vatican.

Nos journaux ont souvent accueilli par le sarcasme la parole du Vatican. Au fond, l'Angleterre comme la Russie savent bien que cette parole de morale divine, de justice éternelle, est la seule qui éveille, dans la conscience des peuples et des rois, les devoirs réciproques; elles savent que le jour où on ne l'entendrait plus, ce serait le silence de la mort sociale.

Quand les catholiques qui, depuis dix-huit siècles avaient le Pape comme docteur infail- lible apprirent que cette reconnaissance était un dogme, ils n'en furent pas étonnés : le dogme était déjà dans leur cœur comme dans leur raison; ils en furent consolés. Dans le domaine du mystère et du surnaturel, la foi ne peut se fortifier que par la foi. La définition des dogmes est donc pour l'Eglise catholique une loi d'une éternelle opportunité.

Les Italiens ont créé la patrie italienne; ils ont converti Naples, Florence, Turin avec les plis du drapeau italien; mais Naples, mais la Toscane, mais le Piémont lui-même frémissent encore sous le suaire, et, comme Mazzini, l'autonomie expirée parle encore de résurrection.

Pie IX sait tout cela, mieux encore que les Italiens, et pendant que tous, autonomistes, unitaires, mazziniens, se préparent dans l'attente d'un événement, il a confiance dans l'avenir.

Cette victoire, il sait qu'il ne la verra peut-être pas : il croit que la papauté l'emportera. Il tient cette foi inébranlable de deux cents papes, ses aïeux. Le Christ, d'après les catholiques, n'a-t-il pas promis à son Eglise cette filiation mystique : *Je serai avec vous jusqu'à la consommation des siècles* ?

Quel est celui qui a traversé l'Italie, pendant ces deux dernières années, sans être frappé de la situation que je signale ? Qui n'a pas entendu gronder sourdement le mécontentement du peuple romain ?

Pie IX est beau, grand, majestueux ; malgré son grand âge, sa voix est forte, et comme il convient à celui qui parle au monde et à la ville. Il est rare que l'exubérance des qualités physiques ne s'accomplisse pas au détriment des qualités morales. Pie IX politique dans une saine limite, Pie IX théologien, Pie IX le plus illustre prédicateur italien après Ventura, est une exception.

Lorsque le plus doux Pontife qui règne depuis trente ans aura disparu, il y aura un vide douloureux dans le monde. Personne n'a plus aimé l'humanité que Pie IX, personne n'a plus aimé Rome et l'Italie. Il manquera à la Ville-Eternelle un je ne sais quoi qu'on ne reverra pas de longtemps.

Il y aura de grands papes, des docteurs et des confesseurs, y aura-t-il jamais un pasteur aussi éminent ? Les splendeurs de la tiare illumineront encore le monde : d'aussi doux rayons éclaireront-ils jamais la campagne romaine ?

Dieu, qui mesure les jours, lui donnera peut-être la joie de voir la terre promise. Les plus jeunes : Cavour, Napoléon III ont passé ; des empires plus puissants que l'Italie ont été démembrés. Avons-nous le droit de sourire quand les vrais catholiques proclament la politique de Dieu ? Prétons plutôt l'oreille à la voix du canon. Qui sait si de grands événements encore ne vont pas venir déjouer les projets de la politique des humains ?

## DOMPTAGE ET DRESSAGE DES CHEVAUX PAR L'ELECTRICITÉ

Sous ce titre, on lit dans le *Siècle* :

Il n'est bruit depuis peu de temps, dans le monde des sportsmen, comme en général parmi tous ceux qui s'occupent des chevaux ou qui en possèdent, que de l'invention originale d'un frein électrique très-ingénieur, qui va probablement mettre un terme à cette longue série de systèmes, créés péniblement et inutilement jusqu'ici par une foule d'inventeurs, suivant la même routine, pour arriver à maîtriser les chevaux emportés.

Nous avons cru qu'il nous appartenait, en qualité de rédacteur du sport dans le *Siècle*, de donner aux lecteurs de ce journal quelques renseignements exacts, puisés à bonne source, sur cette heureuse invention que nous croyons, en effet, appelée à un succès sérieux. On nous rendra d'ailleurs cette justice qu'en principe nous nous sommes toujours abstenus d'entretenir le public de tous les essais, plus ou moins retentissants, qui ont eu lieu dans le même but, tous acclamés bruyamment à leurs débuts par l'opinion publique confiante, pour être ensuite tous également délaissés par elle, par suite de l'indifférence, justifiée par la pratique, des gens du métier.

Le frein électrique dont il s'agit ne peut, en aucune façon, être rangé dans cette catégorie. Rien n'est plus simple, en effet, que ce nouveau moyen de domptage, rien n'est plus pratique et rien n'est plus victorieux : qu'on en juge. Une petite manivelle, à peine visible, est sous la main même du cocher. Elle sert à mettre en rotation un électro-aimant minuscule, complètement invisible, caché qu'il est dans un coin de l'intérieur du siège de la voi-

ture. Deux fils conducteurs, invisibles également, car ils sont coulés dans l'épaisseur des courroies des guides et des harnais, mettent cet électro-aimant en communication directe avec le cheval ou les chevaux, car il est bon de faire remarquer ici qu'avec ce nouveau système, ce que l'on obtient sur un cheval on l'obtiendrait aussi aisément et sans plus de dépense sur cent, sur mille chevaux attelés.

Au moyen de ces deux fils conducteurs, dont l'un aboutit au mors du cheval et l'autre au culeron, entouré à cet effet d'un petit anneau métallique, la secousse ou plutôt la contraction électrique, produite par la rotation de l'électro-aimant, traverse l'animal tout entier, de la tête à la queue, et transforme ainsi instantanément le cheval le plus fort et le plus fougueux en une sorte de cheval de bois inoffensif, immobile et invinciblement cloué au sol. Cela dit, et nous ne le disons que parce que nous l'avons vu positivement, le reste va de soi et on le comprend aisément. Qu'un cheval s'emporte, aussitôt le cocher, sans avoir besoin de lâcher ses guides ni de faire le moindre effort, pose tranquillement la main sur la petite manivelle, lui fait faire deux ou trois tours rapides, et le cheval est instantanément paralysé de tout son corps.

Que l'animal, au contraire, par un vice fréquent et redoutable, recule ou se cabre, effrayé, la manivelle tourne également, et le voilà aussitôt immobile et impuissant. Qu'il rue, un seul tour de manivelle suffira, et il ne recommencera plus ! Que, par un événement imprévu, mais à prévoir, un obstacle se dresse ou un précipice quelconque s'ouvre soudain devant le véhicule emporté dans une allure rapide, qui en rend impossible l'arrêt subit, on donne quelques tours de plus, et le cheval est renversé à l'instant sur le flanc, et sa masse inerte retient la voiture sur le bord même de l'abîme.

Enfin, chose surprenante, on peut obtenir par le même moyen un effet absolument contraire en apparence. Qu'un cheval rétif ou poussif, ou épuisé par l'âge, ne veuille plus avancer, et ici je m'adresse tout spécialement aux aimables cochers de petites voitures, aussitôt on imprime quelques petits mouvements brusques à la même manivelle et la plus lamentable rosse—Dieu sait si l'on en rencontre en ce moment dans Paris—est subitement prise d'une ardeur nouvelle, et comme dans *Don Quichotte*, on voit Rossinante galoper fièrement pour la première fois de sa vie.

Nous n'avons pas besoin d'ajouter que la santé du cheval n'en sera pas atteinte le moins du monde et que, bien au contraire, ces diverses électrisations lui seront éminemment salutaires. Avec tout cela, nous ne saurions trop appuyer sur l'invisibilité absolue de tout cet étonnant système, en sorte que ni l'élégance de l'attelage, ni l'aspect de la voiture n'en sont en rien modifiés. Franchement, que pourrait-on souhaiter encore ?

Pour notre compte, nous croyons avoir bien jugé en admettant aujourd'hui dans notre chronique une exception en faveur de ce système de frein électrique, et nous félicitons chaudement M. F. Faucher, son auteur, de cette invention également originale et salutaire qui peut au besoin mettre, dans la petite main même d'un enfant, une puissance sur le cheval aussi souveraine qu'elle est invisible.

## BULLETIN DES DERNIERES NOUVELLES

Londres, 12.—Une dépêche de Constantinople dit qu'à la séance de la conférence de mardi, le baron Von Werder a déclaré au nom de l'Allemagne qu'il n'y avait plus moyen de faire d'autres concessions. Les délégués ne suggéreront pas un nouveau moyen d'en arriver à une entente. La nouvelle séance est fixée à lundi.

On croit généralement que les plénipotentiaires européens se proposent de faire une nouvelle communication à la Porte, en déclarant que c'est là la dernière, et en demandant une réponse catégorique à la séance suivant sa présentation. Si l'on trouve alors qu'il est impossible de s'entendre, les plénipotentiaires quitteront Constantinople.

Une dépêche de Belgrade dit que les Turcs ont attaqué Rajatz, dans le district de Negotin, mardi, et que 210 hommes ont été tués ou blessés dans l'action, mais les Turcs ont été repoussés. Les Turcs ont brûlé deux villages dans la vallée de la Morava.

Le correspondant du *Herald* à Londres télégraphie que la Russie a certainement 180,000 hommes de troupes concentrés sur la frontière et prêts à pénétrer dans la Turquie.

Les préparatifs de la marine russe sont des plus complets. La flotte de la Mer-Noire est stationnée à l'embouchure du Dnieper, ce qui la met à même de prendre au besoin l'offensive.

Une dépêche de Constantinople dit que dans le cas où aucun traité ne serait conclu le 28 février, le sultan était décidé à reprendre le 1er mars les hostilités contre la Serbie et le Monténégro.

Rome, 12.—Le Saint Père a donné audience aujourd'hui aux étudiants du collège américain. Ces derniers présentèrent une adresse à Pie IX ainsi que leur offrande pour le denier de saint Pierre. Le Pape en réponse parla des progrès merveilleux que fait le catholicisme en Amérique.

## NOUVELLES DIVERSES

Un monument, qui coûtera \$2,500, sera élevé à la mémoire de feu l'évêque Guigues, dans la cathédrale de Notre-Dame d'Ottawa.

La petite vérole exerce de grands ravages à Londres; la semaine dernière, le nombre des décès a été de 116. Samedi dernier, il y avait 859 personnes atteintes de cette maladie dans le "Metropolitan Hospital."

Il demeure actuellement dans la rue Vaudreuil, à Montréal, une centenaire qui est née en 1775, dame veuve J.-B. Deslaurier. Cette vieille personne est encore très-alerte et vaque comme une jeune personne à toutes les occupations de la maison.

On mande d'Ottawa que les travaux de la section du chemin de fer de colonisation du Nord entre Hull et Aylmer, qui avaient été discontinués dernièrement faute de fonds, ont été repris par M. Macdonald, le contracteur, qui a payé tous les arrérages des salaires qu'il devait à ses ouvriers.

Le chemin sera mis en opération dans le cours du mois de juillet prochain.

Pendant que des ouvriers travaillaient à la construction d'une maison, à Québec, ils se servirent de charbon de bois pour réchauffer l'intérieur de la bâtisse. Quelques instants après que le feu fut allumé, ils furent pris de vomissements et furent obligés d'aller respirer l'air frais du dehors, sans quoi ils auraient probablement été asphyxiés.

On croit généralement que c'est M. Pelletier qui sera appelé à remplacer le lieutenant-gouverneur Letellier dans le cabinet fédéral.

La plus grande misère règne dans certains quartiers d'Ottawa. La plupart des manufactures sont fermées et le travail manque partout. La société Saint-Vincent de Paul distribue des secours à plus de 450 familles nécessiteuses.

Il y a déjà une vingtaine d'élèves à l'école navale de Québec. Ils ont des chambres spacieuses dans la maison du parlement, et accès à la bibliothèque qui peut offrir à leurs études tous les documents nécessaires.

Fall River va être doté d'un couvent canadien. Les Sœurs de Jésus-Marie, communauté si bien renommée, ont eu de Mgr. de Providence la permission de bâtir une maison de leur Ordre dans son diocèse. Leur choix, avec l'approbation de Monseigneur, est tombé sur la paroisse de Notre-Dame de Lourdes.

Grâce au zèle et à la persévérance de M. Ovide Perrault, vice-consul de France, le rapatriement des émigrés français est commencé. Quinze émigrés sont partis pour Portland, où ils doivent s'embarquer sur le steamer de la ligne Allan en destination de Liverpool; cinquante partiront la semaine prochaine.

Le duel attendu et prévu entre MM. May et Bennett a eu lieu, personne n'en doute.

On s'est battu, non pas au Canada, mais dans l'Etat de Delaware. Y a-t-il eu un blessé ? Les renseignements recueillis ne sont pas d'accord sur ce point.

D'après ce que rapporte le *World*, M. Bennett et M. Frederick May se sont rencontrés lundi, à deux heures de l'après-midi, à Slaughter Gap (Delaware). Les combattants ont fait feu une seule fois. Tout le monde s'accorde à dire que M. Bennett n'est pas blessé. Il a envoyé à sa sœur et à M. Belmont des dépêches qu'il est "all right." Quant à M. May, il serait blessé, et le fait qu'un coup seulement de pistolet a été tiré indiquerait que sa blessure est sérieuse. On ne sait du reste rien de positif à cet égard. Au dire du *Times*, le duel aurait été suivi d'une réconciliation.

Slaughter Station—on sait que Slaughter veut dire massacre—où les deux adversaires se sont rencontrés, est situé à dix milles de Dover (Delaware).

On assure que M. Bennett était de retour à Philadelphie lundi soir, et a couché au Continental Hotel.

Le mystère qui entoure cette affaire s'explique par la rigueur des lois de l'Etat de New-York contre le duel. Toute personne qui sort de l'Etat pour aller se battre ailleurs est passible de dix ans de prison, et ses témoins tombent également sous le coup de fortes pénalités. On comprend donc que MM. Bennett et May aient pris quelques précautions.

Il paraît que des poursuites judiciaires sont déjà commencées contre les duellistes et leurs seconds.

La *Tribune* de New-York dit qu'il est ruineur que Bennett a épousé Mlle May, et qu'ils sont partis tous deux de Philadelphie pour l'Europe.

Un monsieur et une dame portant un voile épais ont été les derniers passagers qui se sont embarqués à bord du steamer *Illinois*. Ils se rendirent immédiatement à leur cabine où ils s'enfermèrent. Leurs noms ne paraissent pas sur la liste des passagers.

Lady Dufferin a reçu samedi plus de 200 dames et messieurs à Ottawa.

Lady Dufferin a cette particularité, sur toutes femmes des gouverneurs qui l'ont précédée, qu'elle parle français à toutes les dames canadiennes-françaises qui lui sont présentées. Cette particularité a été remarquée par un Anglais de nos amis, et nous la consignons avec plaisir.

—Mercredi, le 27, les habitants de la paroisse de Notre-Dame du Lac Saint-Jean rendaient les derniers devoirs au révérend Prime Girard, décédé le samedi précédent vers les quatre heures du soir. Aux paroissiens de Notre-Dame s'étaient joints grand nombre des habitants de Saint-Jérôme, de Saint-Louis, de Saint-Prime et de Saint-Félicien, ainsi que plusieurs membres du clergé.

Le révérend M. Delage chanta le service et le révd. M. Leclerc fit les adieux au vénéré prêtre, dont les restes ont été déposés dans le caveau de l'église de la paroisse.

INTEMPÉRANCE.—Samedi, le docteur Finnie fut averti qu'une personne était à l'article de la mort dans une maison située au fond d'une cour vis-à-vis de la rue Bleury, et occupée par John Dalton, ivrogne d'habitude. Arrivé dans ce taudis infect, le médecin trouva la femme de Dalton morte sur un pauvre grabat, tandis que le mari était ivre. Il paraît que ce misérable buvait depuis plusieurs jours, laissant son épouse malade manquer du nécessaire et privée de tout soin. Dans la nuit de samedi, Dalton se rendit en état d'ivresse dans le logement de M. Thomas Bowen, sis à côté du sien, et se jeta sur un lit où reposaient deux enfants. Le père lui ordonna de sortir, et là-dessus, Dalton, fou de rage, saisit une hache et tenta d'assommer Bowen.

Celui-ci fut assez heureux pour éviter le premier coup, et l'instrument alla frapper la porte qui se rompit sous le choc. Mais un second coup l'atteignit en pleine figure, le blessant grièvement sur la joue et la tête, lui cassant deux dents et lui infligeant une horrible blessure. Bowen tomba et Dalton se précipitant sur lui, lui asséna un troisième coup, après quoi, il se réfugia chez lui. La police de la station de la rue des Jurés ayant été notifiée, s'empressa de se rendre sur les lieux. Bowen gisait insensible sur le parquet, baigné dans son sang. Le Dr. Finnie fut mandé en toute hâte, pensa ses plaies et le fit transporter à l'hôpital-général. Sa condition n'est pas désespérée. Quant à Dalton, les hommes de police en entrant dans sa demeure l'aperçurent assis à côté du cadavre de sa femme, et n'ayant aucune conscience de ses actes. Nous renonçons à décrire cette scène lugubre qui a profondément impressionné ceux qui en furent les témoins. Le hideux personnage a été conduit à la station centrale, et il recevra bientôt la récompense de son ignoble conduite.

Nos échanges nous apportent la nouvelle d'un crime atroce, accompli à minuit, dans l'une des dernières maisons de la rue Saint-Sylvestre. Là, vivait depuis un an, une jeune fille qui, peu à peu, s'était attiré l'estime de ses voisins. Elle sortait peu et ne recevait que de rares visites. De temps à autre cependant, un vieillard à barbe blanche, qu'on supposait être un de ses parents, peut-être son père, venait passer chez elle quelques instants.

Depuis quelques jours, on remarquait que la jeune femme était préoccupée. Hier surtout, elle parut toute la journée en proie à une véritable anxiété. On eût dit qu'elle était sous le coup d'un malheur imminent.

Le soir, le vieillard vint, portant sur son dos un objet qu'un voisin crut reconnaître pour une faux. On n'y fit, du reste, aucune attention. Les locataires de la maison, pourtant, remarquèrent que, contre son habitude, il prolongeait sa visite.

Vers onze heures trois quarts, le bruit d'une lutte éveilla plusieurs personnes de la maison. On entendit un piétinement, puis des paroles entrecoupées, enfin le bruit d'un corps qui tombait à terre et un seul cri, un cri horrible, un cri de mort.

On accourut. La malheureuse femme gisait à terre, baignant dans son sang, qui s'échappait d'une large et effroyable plaie qu'elle avait au cou. L'instrument du meurtre, la faux que le voisin avait remarquée dans les mains du vieillard, était restée à côté du cadavre. Quant au meurtrier, il avait disparu. Toutes les recherches pour le retrouver ont été inutiles.

P.-S. A la dernière minute, on nous informe que la victime de la rue Saint-Sylvestre a mis au monde, en rendant le dernier soupir, une petite fille charmante et tout à fait viable. Le commissaire de police vient de commencer l'enquête et l'un de nos reporters a pu copier sur son procès-verbal les noms des principaux personnages de ce drame affreux.

Ces noms, les voici : la morte est l'année 1876, la petite fille qui vient de naître, l'année 1877. Le meurtrier est le TEMPS, qui échappera certainement à toutes les recherches de la justice, car "le Temps échappé ne se rattrape jamais !"

QUE PEUT AVOIR CET ENFANT ?—Des centaines de parents se font cette demande, voyant leurs enfants prendre une mine misérable et devenir pâles et amaigris. Ce sont les vers, ces ennemis physiques, qui font ces ravages, et cependant on n'y pense pas.

Pères et mères, vous pouvez sauver vos enfants, car les *Pastilles Végétales de Vers de Devins* sont un remède sûr et efficace, non-seulement en détruisant les vers, mais même en neutralisant le gluant vicié dans lequel cette vermine se propage. Ne tardez pas ! Faites-en l'essai ! Essayez-les !

Remarque bien que chaque Pastille est étampillée avec le nom de DEVINS.



LE TASSE A LA COUR D'ALPHONSE, DUC DE FERRARE

# HISTOIRE DE GRAND MONDE

PREMIERE PARTIE

III

Mlle Ferray ne s'était pas chargée d'une tâche facile ; mais elle avait l'opiniâtre patience des âmes douces et aimantes, et comme feu son frère, c'est-à-dire comme le Raymond d'autrefois, elle ne prisait que les ouvrages malaisés. Meg était un poulain ombrageux qu'un mot ou geste faisait cabrer. La bonne Agathe entreprit d'appivoiser par degré cette volonté rebelle, et tout d'abord de s'insinuer doucement dans son cœur, dont elle voulait gagner la confiance et l'amitié. Elle y réussit si bien que Meg en vint au bout de peu de temps à lui confesser toutes les sottises qu'elle avait faites et toutes celles qu'elle méditait, car de l'empêcher d'en faire, autant eût valu emprisonner la lune dans un puits. Pour obtenir quelque chose, Mlle Ferray exigeait très-peu. Le reste du temps, elle se contentait de cacher soigneusement à son frère des procédilles et des fredaines qui lui auraient fait jeter les hauts cris. Il ne se douta jamais qu'un jour Meg avait dépoillé de ses fruits le plus beau de ses pommiers pour en bombarder les passants, qui avaient riposté par une grêle de cailloux. Tête nue, les cheveux aux vent, Meg était demeurée maîtresse du champ de bataille ; mais l'affaire avait été chaude, et le vitrage défoncé de la serre en rendait témoignage. Raymond ignora également que sa sœur avait trouvé miss Rovel juchée au sommet de la fenêtre, où elle fumait paisiblement une cigarette. Si la maison avait brûlé, il eût été difficile de tenir le cas secret ; mais à coup sûr Mlle Ferray eût trouvé moyen de s'imputer à elle-même le sinistre, ou elle se fût écriée, selon sa formule ordinaire :

« Quand on y réfléchit, cela s'explique, et pourvu que cette pauvre petite promesse de ne plus recommencer, il faut lui pardonner. »

Cependant elle ne pouvait tout cacher à Raymond. Il surprit plus d'une fois Meg dévastant son potager, sous prétexte que rien n'est plus bête qu'un chou, ou lutinant un bel angora qu'il chérissait et lui attachait une lanterne à la queue. Il rabrouait d'importance la jolie espèce. Alors arrivait Mlle Ferray, clochant du pied, pareille aux Prières d'Homère, célestes avocats, qui, boiteuses, louches, marchant sur les pas du crime pour réparer ses ravages et détourner la colère des dieux.

Mlle Ferray causait beaucoup avec miss Rovel ; ces entretiens lui laissaient une impression singulière, mêlée de charme et d'épouvante. Elle était effrayée et de tout ce que Meg ne savait pas, et bien plus encore de tout ce qu'elle savait. Meg était d'une ignorance crasse sur certains sujets, tandis que sur d'autres elle possédait des lumières extraordinaires, une science digne du bonnet doctoral, qu'elle avait attrapée au vol dans le salon de sa mère. Meg ne savait ni tricoter, ni broder, ni ourler un mouchoir, ni marquer une serviette, et elle s'entendait beaucoup mieux à dérangier une armoire qu'à la ranger. A la vérité, elle savait lire, mais elle n'avait rien lu ; elle savait écrire, mais elle avait une main déplorable. Sa littérature était fort courte aussi bien que ses connaissances historiques ; elle avait vaguement oui parler d'un Shakspeare, qui avait composé beaucoup de drôleries ; d'un certain Charlemagne, célèbre par la longueur de sa barbe, et du nommé Charles Stuart, roi d'Angleterre, qui avait eu la tête coupée. Ce dernier fait lui avait paru intéressant, elle y pensait quelquefois en décapitant les choux de Raymond. Elle était aussi versée dans la géographie que dans l'histoire. En toutes ces matières, elle s'en tenait aux à-peu-près, qui lui suffisaient amplement, et se targuait de savoir par exemple qu'il fait plus chaud en Espagne qu'en Angleterre, attendu que le premier de ces pays est situé quelque part dans les environs de l'Afrique. Mlle Ferray lui ayant un jour *Athalie*, elle trouva cette comédie intéressante et très-neuve ; elle en retint même un vers qui l'avait particulièrement frappée, et répétait souvent qu'il est bon

De réparer des ans l'irréparable outrage.

Mlle Ferray découvrit aussi que Meg avait un noble orgueil qui lui faisait mettre sa personne à très-haut prix, un tour romanesque dans l'imagination qui la protégeait contre les tentations vulgaires, un grand fonds de bon sens grâce auquel cette petite personne verrait clair dans le jeu des grands et des petits trompeurs. — Faute de mieux, se disait Mlle Ferray, un cœur qui s'estime assez pour ne se donner qu'à la condition qu'on sente tout ce qu'il vaut, une imagination exigeante, ambitieuse de mettre quelque beauté dans sa vie, un esprit droit et courageux, fermement résolu à n'être dupe de rien ni de personne, sont trois garde-fous capables de préserver de plus d'une chute. Sans contredit, les principes religieux sont plus sûrs ; mais que lady Rovel lui accordât quinze mois, Mlle Ferray se faisait fort de donner ces principes à Meg, bien que cela parût aussi chimérique que de faire croître des courges sur un roc dépourvu de terre végétale.

Elle s'y essayait déjà, ne faisant jamais de morale à Meg, écoutant des deux oreilles toutes ses histoires, ne paraissant se scandaliser de

rien, se contentant de lui insinuer que, selon le point de vue, tout peut se justifier, que l'essentiel est de bien savoir ce qu'on veut, et d'accepter d'avance les conséquences de ses actions, par la raison que toute action décisive a ses inévitables conséquences, et qu'une fois engagés ce n'est plus nous qui tenons notre vie, c'est elle qui nous tient.

« Tous les chemins qui conduisent au bonheur ou au malheur, lui disait-elle, partent du même carrefour. Il est bon de réfléchir longtemps avant de faire son choix, car ces chemins, qui d'abord semblent presque contigus, deviennent tellement divergents qu'il est impossible au repentir de retourner de l'un à l'autre. En vain s'aperçoit-on qu'on s'est trompé, il faut aller jusqu'au bout de son erreur et de son malheur. Heureusement, ajoutait-elle, pour nous empêcher de nous mettre en route sur la foi d'un choix précipité, la bonne nature a placé dans le carrefour une fontaine magique, envivonnée d'ombrages délicieux sous lesquels il est doux de séjourner. L'eau de cette fontaine procure à celui qui en boit des songes charmants, une joyeuse ivresse ; il croit sentir en lui quelque chose de plus fort que le destin et de plus heureux que le bonheur lui-même, de telle sorte qu'occupés à savourer le rêve de la vie, nous ne nous pressons pas trop de vivre. Cette fontaine est la jeunesse et l'innocence. » — et Mlle Ferray exhortait Meg à rester jeune longtemps, parce que c'est la seule chose dont on ne se repente jamais. Meg goûtait assez cette sagesse et cette fontaine, mais elle n'en marquait rien, se gardant de laisser croire à sa vieille amie que ses discours et ses réflexions pussent faire sur sa nature réfractaire quelque impression décisive.

Si Meg causait beaucoup avec Mlle Ferray, elle échangeait au plus trois paroles par jour avec Raymond, qu'elle ne voyait guère qu'aux heures de repas. Raymond ne prenait pas la peine de dissimuler l'humeur que lui donnait l'installation de miss Rovel dans sa maison, ni l'impatience avec laquelle il attendait le moment de l'expédition aux Antilles. De jour en jour, elle lui agréait moins, et il répétait souvent à sa sœur que cette petite fille était un enfant perverse, qui demandait à être gouvernée avec la dernière sévérité. A vrai dire, Meg ne faisait rien pour lui plaire. Elle voyait en lui un monsieur très-bourru, un peu mystérieux, qui malgré elle lui imposait. L'antipathie instinctive qu'il lui inspirait ne tarda à se changer en une aversion raisonnée, et voici à quel propos.

Mlle Ferray s'était flattée qu'à force de réciter à Meg son allégorie de la fontaine enchantée, elle lui persuaderait de porter quelque temps encore des robes courtes. Il n'en fut rien, les allégories ne produisent pas de ces effets souverains. Chaque jour, Meg rappelait à Mlle Ferray sa promesse ; elle devint si pressante qu'il fallut s'exécuter. Mlle Ferray la conduisit à Genève et la fit entrer dans un magasin de nouveautés, où, après de longues discussions, elles arrêterent leur choix sur une étoffe de soie grise dont Meg consentit à s'accommoder, quoiqu'elle eût préféré une couleur plus voyante. De là on se transporta chez la meilleure faiseuse de la ville, avec laquelle on débattit longtemps la grosse question de la coupe à la mode et des garnitures. Meg entendait que sa première robe longue fut un chef-d'œuvre. Elle entra enfin en possession de ce trésor. Le matin suivant, elle se leva dès l'aube et passa plusieurs heures à promener dans sa chambre ses nouveaux atours, allant, venant, faisant bouffer sa jupe, fière de ses guipures, se donnant le torticolis pour contempler son pouf. Elle soupirait après l'heure du déjeuner. Dès qu'elle eut entendu la cloche, elle se précipita dans la salle à manger, qu'elle traversa le nez au vent, cambrant sa taille, balançant sa tête et ses bras. Raymond, qui venait d'entrer par une autre porte, s'arrêta court pour la regarder, et dit à sa sœur avec un haussement d'épaulé :

« Es-tu folle, Agathe, d'avoir ainsi fagoté cette petite ? »

Cette exclamation malsonnante parut à Meg la plus fielleuse des impertinences. Elle réussit cependant à se taire et à sourire, comme une personne qui entend dire une sottise et qui dédaigne de la relever. De ce jour, elle médita profondément sur les moyens de prouver à M. Raymond Ferray qu'il était un oiseau bridé, et que, depuis que miss Rovel portait des robes longues, elle méritait que tout l'univers la prit au sérieux. Le hasard, qui est souvent l'obligé complice des petites filles, lui fournit l'occasion qu'elle cherchait.

Meg se promenait souvent aux environs de l'Ermitage, accompagnée de Pamela. Pendant qu'elle défilait des noisettes et les croquait à belles dents, la négresse laissait errer dans la campagne ses regards mélancoliques, et par intervalles poussaient des roucoulements de tourterelle amoureuse ou de profonds soupirs qui étaient un réquisitoire contre la destinée. Bien qu'elle eût le nez fort camus, Pamela avait décidé depuis longtemps qu'elle était un trésor méconnu par le monde. Cette perle attendait impatiemment le connaisseur qui lui rendrait justice ; peut-être brillerait-elle un jour au doigt d'un prince.

Pendant que Pamela se livrait à ses rêveries, Meg profita de cette absence de surveillance pour monter à cheval. Elle poussa la bête dans une course folle. Elle courait le plus grand danger lorsque Raymond la rencontra et réussit à la sauver.

Si tout à l'heure Raymond avait étonné miss Rovel, en cet instant miss Rovel étonna Raymond. Il la regarda en ouvrant de grands yeux, qui, contre leur ordinaire, étaient presque bien-

veillants. Il venait de découvrir que Meg possédait quelque chose qui ressemblait à un cœur. Il eut pitié de son angoisse.

« Miss Rovel, calmez-vous ! lui dit-il d'une voix assez douce. J'ai à vous faire une communication sur laquelle j'appelle votre attention la plus sérieuse. Il me paraît clair, miss Rovel, que votre mère vous a abandonnée. »

— Abandonnée ! vous appelez cela abandonnée ! s'écria-t-elle impétueusement en le regardant avec des yeux enflammés. Comment pouvez-vous dire qu'en me confiant à vous ma mère m'a abandonnée ?

— Quoi qu'il en soit, reprit-il, j'ai écrit, il y a six semaines, à votre père pour lui demander ce que je devais faire de vous. J'ai reçu tantôt sa réponse. Et il tira de sa poche une lettre dont il ne lut à Meg que les dernières lignes et que voici dans son intégrité :

« Sir John Rovel, gouverneur et commandant en chef de la Barbade, à l'honneur de témoigner à M. Ferray ses sympathies pour le désagrément que lui a causé lady Rovel en lui confiant, sans l'avoir préalablement consulté, l'éducation de sa fille, qui en vérité ne doit pas être facile à élever. »

« D'autre part, il lui serait fort désagréable à lui-même que M. Ferray expédiât Meg aux Antilles. Quand sir John Rovel s'est séparé de l'amiable de lady Rovel, il a gardé auprès de lui son fils William, et il a autorisé lady Rovel à emmener sa fille avec elle en Europe. Il ne lui est pas permis de la recevoir. Aussi a-t-il déposé chez MM. Barker et Cie., banquiers à Londres, une somme de douze mille livres sterling, soit trois cent mille francs, qui, principal et intérêts, serviront de dot à Meg quand elle se mariera, et qui sont tout ce qu'elle peut attendre de lui. »

« Jusqu'à ce qu'elle se marie et à son poser que lady Rovel ne revienne pas la réclamer, sir John Rovel prie M. Ferray de vouloir bien se considérer comme le tuteur de Meg, et, s'il ne lui convient pas de la garder chez lui, l'engage à la placer dans un tel pensionnat qu'il lui plaira, et à faire solder par MM. Barker et Cie. tous les frais de son entretien. »

« Sir John Rovel saisit avec empressement cette occasion d'exprimer à M. Ferray tous ses sentiments de parfaite estime, et il le prie de vouloir bien lui faire connaître le parti auquel il se sera arrêté et qui d'avance a son approbation. »

« Vous le voyez, miss Rovel, continua Raymond après avoir terminé sa lecture, votre père me charge de vous marier. Votre dot, sans être énorme, fait de vous un parti fort désirable. »

Meg l'interrompit par un geste qui voulait dire : « Regardez mes yeux et mes cheveux, il me semble qu'ils valent un peu plus que ma dot ! »

Raymond affecta de ne point comprendre.

« Avez-vous quelque parti en vue ? reprit-il. — Maman, répondit Meg aussi grave que lui, a souvent dit devant moi que l'amour seul peut excuser le mariage. Quand j'aimerais, peut-être me marierai-je. »

— Et vous ne vous sentez pas capable d'aimer le marquis de Boisgenêt ?

C'était un homme qui avait fait un bout de cour à Meg, et que Raymond avait insulté.

« Ah ! monsieur, s'écria-t-elle, je ne suis pas en humeur de rire. »

— Fort bien, mademoiselle. En ce cas, veuillez me faire savoir dans quel pensionnat vous désirez entrer.

— Eh ! quoi, monsieur, vous me chasseriez de chez vous ? » répliqua-t-elle avec emportement, et de nouveau ses yeux se remplirent de larmes.

Raymond la vit prête à éclater une seconde fois en sanglots. Il eut pitié d'elle.

« Miss Rovel, dit-il, une personne que j'aime tendrement vous a voué une vive affection, qui, je dois vous le confesser, me semblait assez mal placée. En sa considération, je consens à vous garder quelque temps encore chez moi, mais c'est à la condition qu'à l'avenir vous écoutez un peu moins vos fantaisies, que vous prendrez en toutes choses les avis de ma sœur, et que vous éviterez soigneusement de compromettre par vos étourderies le repos et la dignité de ma maison. »

Ils arrivaient à l'Ermitage. Sans lui laisser le temps de répondre, Raymond la salua et regagna son appartement. A peine l'eut-il quittée, Meg se précipita comme une bombe chez Mlle Ferray pour verser son cœur dans le sien. Son récit pathétique causa quelque inquiétude à la bonne Agathe. Elle savait que de tous les hommes son frère était le moins disposé à rompre d'une semelle pour éviter un désagrément ou un danger. Cependant elle considéra que M. de Boisgenêt pouvait difficilement demander raison à un tuteur d'avoir protégé contre lui sa pupille, et que le ridicule de son aventure l'empêcherait de pousser plus loin l'affaire.

Tout en grondant sa jeune amie, elle s'efforça de la rassurer, et n'y réussit qu'à moitié. Meg ne put dormir de la nuit. Elle passa le lendemain dans des trames mortelles. Dès qu'elle entendait sonner à la porte, elle palissait, s'attendant à voir paraître les témoins de M. de Boisgenêt. Heureusement ils ne parurent point, ni le jour suivant non plus. Meg fut si rassurée et si heureuse de l'événement, qu'elle eût volontiers sauté au cou de Raymond, mais ce n'était pas une chose à essayer. Il fallut cependant qu'elle satisfît son cœur, et, comme elle traversait le jardin, elle appliqua un gros baiser sur un gros potier, qui n'y a jamais rien compris.

Le soir, il lui vint un regret. Elle se prit à songer que, si le duel avait eu lieu, eût été bien glorieux pour elle ; on aurait pu dire qu'à peine avait-elle eu ses seize ans et sa première

robe longue, deux hommes s'étaient coupé la gorge pour ses beaux yeux. Il s'entendait, cela de soi, que Raymond serait sorti sain et sauf de cette affaire. Toutefois, s'il en eût rapporté une légère estafilade, ne fût-ce qu'une simple égratignure, qu'aurait pensé le monde de miss Rovel et de sa brillante façon de débiter dans la vie ? Et qui sait même s'il n'en serait pas résulté... ? quoi donc ? Ici l'imagination de Meg s'embroutillait un peu. Il lui semblait que cette égratignure aurait pu avoir pour elle de très-grandes conséquences ; mais elle s'endormit avant d'avoir trouvé la fin de son histoire, qui était fort compliquée.

VICTOR CHERBULIEZ.

(Fin de la première partie.)

## LES ÉCHECS

Nous commençons aujourd'hui la publication du jeu d'échecs. Les amateurs trouveront chaque semaine dans *L'Opinion Publique* un problème à la solution duquel pourront s'exercer leurs facultés de joueurs.

C'est la première fois, croyons-nous, que ce jeu paraît dans les colonnes d'un journal français en Canada ; c'est une innovation en même temps qu'un complément de notre journal, dont bon nombre d'abonnés nous sauront gré.

Avec une notice historique sur l'origine de ce jeu, nous en donnons aussi les règles ; de cette façon, nul ne pourra prétendre ignorer la loi.

Malgré que ce jeu ne soit pas aussi populaire que le jeu de Dames, nous espérons, à l'aide des explications que nous en donnons, le voir bientôt pratiqué ici comme en France, en Angleterre et aux Etats-Unis. Pourquoi n'aurions-nous pas l'avantage de prendre part à ces grands tournois comme celui qui a eu lieu l'été dernier à Philadelphie ?

Nous savons qu'il y a de très-forts joueurs parmi les Canadiens, et nous espérons que, lorsque l'occasion s'en présentera, ils sauront faire bonne figure dans ce genre de lutte.

Nous avons en mains une série de problèmes pour les commençants ; nous les publierons lorsque nous aurons donné les règles de ce jeu. Ces problèmes sont très-aisés, mais cependant assez difficiles pour les commençants.

Nous serons heureux de recevoir des problèmes n'ayant pas encore été publiés, ainsi que des solutions à ceux que nous publierons.

Adresser les communications concernant les Echecs à M. O. Trempe, 512, rue St. Bonaventure, Montréal.

### HISTORIQUE DU JEU D'ÉCHECS

Le jeu des échecs est un des jeux les plus anciens et les plus savants. Quelques auteurs en attribuent l'invention à Palamède, d'autres au philosophe Sissa, conseiller d'Amollin, roi de Babylone, dont la cruauté trouvait à ce jeu une heureuse diversion. Il paraît cependant que les échecs sont originaires de l'Indoustan, où ils sont connus sous le nom de *Chatrang*, les quatre membres d'une armée : *éléphants, cavaliers, charriots et fantassins*. De là ce jeu est venu en Perse, où on le nomme *Chatrang*, le jeu du roi. Ensuite les Arabes nous l'ont transmis. Dans la langue de ces derniers, il s'appelle *Schahmat*, la détresse du roi. Nous n'avons conservé que le premier mot, dont nous avons fait *Echecs*. Le mot *roi*, qui se dit pour annoncer le gain de la partie, signifie *tae* en arabe. On verra, en effet, que c'est la mort du roi qui décide, aux échecs, du sort de la partie.

Ce jeu compte au nombre de ses partisans les hommes les plus illustres. Au rapport d'Euripide, dans *Iphigénie en Aulide*, Ajax et Protée jouaient aux échecs en présence d'Ulysse. Homère dit, dans *l'Odyssée*, que les princes amants de Pénélope s'exerçaient à ce jeu devant la porte de la reine d'Ithaque. L'abbaye de Saint-Denis a longtemps conservé l'échiquier avec lequel *Charlemagne* se délassait de ses travaux. Les pièces restant de ce jeu sont maintenant déposées au musée Dusommerard. Henri IV avait une prédilection marquée pour les échecs, prédilection qu'ont montrée aussi Tamerlan, les rois de Suède Gustave-Adolphe et Charles XII. Ce dernier prince, qui défendait sévèrement le jeu à ses troupes, en avait excepté les échecs, et il paraissait prendre plaisir à y jouer. Voltaire s'amusa aux échecs avec le jésuite Adam J.-J. Rousseau avait pour partenaire à ce jeu le musicien Philidor, célèbre joueur, auteur d'un traité sur les échecs, traité regardé encore aujourd'hui comme le meilleur livre classique. Napoléon avait fait des échecs un de ses délassements favoris, mais sans pouvoir y réussir. Sous le règne de Louis-Philippe, un des hommes d'Etat les plus éminents par son intelligence, M. Guizot, était un joueur d'échecs d'une force peu commune. On dit qu'il était capable de suivre à la fois six parties différentes, et qu'il a donné une preuve de cet étonnante habileté, dans les salons de M. le comte Mole. Toutefois, d'après un témoignage incontestable, le plus fort joueur d'échecs, dans le conseil des ministres d'alors, aurait été, sans contredit, M. le maréchal Soult. Après ces deux grandes notabilités, on cite encore, comme joueur émérite, M. le duc de Cazes. Toutefois, les illustres amateurs dont nous parlons n'auraient pas brillé à l'Académie des échecs, surtout s'ils avaient eu pour adversaires M. Deschappelles ou M. Saint-Amand.

Aujourd'hui, les dames et les enfants jouent peu aux échecs. Il n'en était pas ainsi sous le règne du grand roi Louis XIV, à en juger par la lettre que madame de Sévigné écrivait à madame de Grignon :

Il est donc vrai, ma fille, que vous jouez quelquefois aux échecs; pour moi, je suis folle pour ce jeu, et je voudrais le savoir seulement comme mon fils ou comme vous. C'est le plus raisonnable de tous les jeux. ... Tout le monde y jouait à Pomponne, le maître du logis, les femmes, les petits garçons.

Les échecs sont regardés généralement comme ayant beaucoup d'analogie avec l'art de la guerre. Il semblerait, d'après cela, qu'un grand général dut être un grand joueur d'échecs. Mais cette opinion est démentie par l'histoire. Gustave-Adolphe, Charles XII, Napoléon, nous l'avons dit, et d'autres fameux capitaines, n'étaient que de médiocres joueurs d'échecs.

**PRÉLIMINAIRES**

On ne joue que deux aux échecs, sur un tablier carré nommé échiquier, divisé en 64 carrés égaux ou cases; ces cases sont alternativement blanches et noires.

L'échiquier doit, selon l'usage, être placé entre les joueurs, de manière qu'une des cases blanches angulaires soit à leur droite.

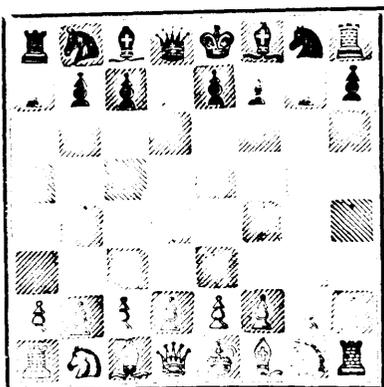
Chacun des deux joueurs a seize pièces d'une couleur différente de son adversaire, dont huit principales, savoir:

Le roi, la dame ou reine, deux fous deux cavaliers, deux tours. Elles varient par leur forme autant que par leur dénomination, et sont proprement appelées pièces.

Les huit autres plus petites, toutes de même forme, sont appelées pions.

**DE LA POSITION DES PIÈCES**

**Noirs**



**Blancs**

Les deux tours occupent les deux cases angulaires de la base de l'échiquier, c'est-à-dire du premier rang horizontal des cases.

Immédiatement à côté des tours, et sur le même rang ou la même zone, sont les deux cavaliers; ensuite, et de la même manière, les deux fous.

Les deux cases du milieu, sur le même rang, sont destinées au roi et à la dame, mais en observant que le premier soit toujours, conformément à l'usage, sur une case noire, et que le roi soit sur une case blanche. Ces deux pièces donnent chacune leur nom à celles qui sont de leur côté: ainsi la tour, le cavalier et le fou, du côté du roi, sont appelés la tour, le cavalier, le fou du roi, et de même pour les pièces du côté de la dame.

Les huit pions occupent les huit cases du second rang, et ont chacun le nom de la pièce devant laquelle ils sont placés. Ainsi on appelle pion du roi celui qui est placé devant le roi, pion de la dame celui qui est placé devant la dame, et ainsi des autres.

**DE LA MARCHÉ DES PIÈCES ET DES PIONS**

Quand les pièces et les pions sont placés comme il est dit ci-dessus, le sort décide quel est celui des deux joueurs qui doit commencer la partie. Pour cela, on tire le *tail*, c'est-à-dire que l'un des joueurs, ayant un pion noir dans une main et un pion blanc dans l'autre, donne à son adversaire à deviner la couleur: si l'adversaire devine juste, il joue le premier.

Chaque joueur peut engager la partie comme il lui convient; cependant, parmi les huit pièces de la première ligne de l'échiquier, il n'y a que les deux cavaliers qui puissent, au début de la partie, marcher avant les pions.

**MARCHÉ DES TOURS**

Elles ne peuvent se mouvoir que parallèlement aux lignes qui déterminent l'échiquier, ou, ce qui revient au même, que dans une direction horizontale et perpendiculaire, faisant autant de cases ou de pas à la fois qu'il leur plaît au joueur, pourvu que la zone où elles agissent soit libre, c'est-à-dire qu'il n'y ait point de pièces.

**MARCHÉ DES FOUS**

Cette marche est oblique, c'est-à-dire qu'elle ne peut avoir lieu que dans les diagonales de l'échiquier, ou dans les parallèles à ces diagonales: les fous font, à l'instar des tours, autant de pas qu'il leur plaît au joueur, pourvu aussi que la ligne soit libre.

On voit par là qu'ils conservent toujours la couleur de leurs cases primitives, et, par cette raison, l'un s'appelle le fou blanc, l'autre le fou noir.

**MARCHÉ DE LA DAME**

La dame réunit en elle le mouvement des tours et le mouvement des fous, ce qui lui donne une valeur et un effet qui la rendent de beaucoup supérieure aux autres pièces.

**MARCHÉ DU ROI**

Il se meut précisément comme la dame, si ce n'est qu'il ne peut faire qu'un seul pas à la fois, en se portant à volonté sur une des cases qui l'avoisinent immédiatement, pourvu qu'elle soit libre.

Il est néanmoins une circonstance unique dans la partie, où le roi peut faire deux pas à la fois: cela s'appelle *roquer*.

Ce coup a lieu lorsque l'espace entre le roi et les tours est libre; ainsi il peut roquer du côté de sa tour ou du côté de la tour de la dame.

S'il roque du côté de sa tour, cette dernière vient occuper la case du fou du roi, et le roi celle de son cavalier.

S'il roque du côté de la tour de la dame, cette tour vient occuper la case de la dame, et le roi celle du fou de la dame.

Mais le roi ne peut roquer dans les cas énoncés à la règle XVII, que nous publierons dans le prochain numéro.

Il faut remarquer que les rois ne peuvent jamais s'approcher de plus près qu'à une case d'intervalle.

**MARCHÉ DES CAVALIERS**

Cette marche ne ressemble aucunement à celle des autres pièces: elle consiste à se porter de deux cases en deux cases, d'une blanche à une noire, ou d'une noire à une blanche.

Pour rendre l'explication plus sensible, qu'on se figure l'échiquier tel qu'il est placé entre les joueurs, divisé en huit zones perpendiculaires; chacune de ces zones porte le nom de celle des huit pièces principales qui lui correspond sur la première bande horizontale, et se trouve composée de huit cases dont chacune est désignée de la manière suivante.

Soit, par exemple, la zone du roi: la case primitive occupée par cette pièce s'appelle la case du roi; celle immédiatement après au-dessous, la seconde case du roi; ainsi de suite et des autres zones perpendiculaires.

Maintenant, supposons un cavalier, celui du roi, par exemple, à sa case primitive; il y a trois cases différentes où il pourra se porter à son choix, telles que la seconde case de son roi, la troisième case du fou de son roi et la troisième case de sa tour, pourvu toutefois que ces cases soient libres; il y aura enfin plus ou moins de cases où il pourra se porter de cette manière, selon la case où il se trouvera placé.

Ajoutons qu'une propriété des cavaliers est que le joueur peut les faire sauter, tant par dessus ses propres pièces que par dessus celles de l'adversaire.

**MANIÈRE DONT PRENNENT LES HUIT PIÈCES PRINCIPALES**

1. Toutes les pièces du premier rang ont cela de commun, qu'elles prennent de la manière dont elles se meuvent; et c'est en quoi elles diffèrent des pions, comme on va le voir.

2. Elles prennent en se mettant à la place de la pièce qu'elles veulent prendre, et cette manière leur est commune avec les pions.

**MARCHÉ DES PIONS**

Ils peuvent faire un ou deux pas en avant la première fois qu'ils se meuvent; après quoi, ils n'en peuvent plus faire qu'un; ils conservent toujours la zone perpendiculaire sur laquelle ils ont été primitivement placés, à moins qu'ils ne prennent, ce qu'ils ne peuvent faire qu'obliquement à droite ou à gauche. Par exemple, si le pion du roi est à sa case, il ne pourra prendre qu'autant qu'il se trouvera quelque place ou quelque pion de l'adversaire à la troisième case de la dame, ou à la troisième case du fou du même roi.

La première fois qu'un pion se meut, il est libre de faire un ou deux pas; il y a pourtant une circonstance où cette liberté est restreinte: c'est lorsqu'il passe près d'un pion de l'adversaire, lequel se trouve dans une perpendiculaire immédiatement à côté de la sienne: dans ce cas, il peut être pris au passage par le pion de l'adversaire, à moins que celui-ci ne juge à propos de lui laisser continuer sa route, ce qui s'appelle *passer prise*.

Une propriété particulière encore aux pions, soit dans leur mouvement en avant, soit dans leur mouvement oblique lorsqu'ils prennent, c'est qu'ils ne retrogradent jamais.

Quand, par le progrès de leur marche, ils sont parvenus jusqu'à la dernière bande horizontale de l'échiquier, destinée aux huit pièces principales de l'adversaire, ils cessent alors d'être pions et deviennent telle pièce qu'il plaît au joueur de choisir, excepté le roi.

(La fin des règles au prochain numéro)

**A. CHARBONNEAU**  
**Entrepreneur Menuisier**

**No. 10, RUELLE EVANS**

ENTRE LES

**Rues St. Urbain & St. Charles Borromée**  
**MONTREAL.**

Toute espèce de Menuiserie de Maison faite promptement et à Prix Réduits. 8-2-52-85

**SIROP EXPECTORANT DU DR. CODERRE**

Pour la TOUX, le RHUME, les AFFECTIONS des BRONCHES, etc., etc.

**Sirop du Dr. CODERRE** pour les **Maladies des Enfants**, telles que la Diarrhée, Dissenterie, Dentition douloureuse, etc.

**Elixir Tonique du Dr. Coderre**, pour les maladies Nerveuses, Débilité et les maladies de la peau et du sang.

Tous ces remèdes si efficaces sont préparés sous la direction du Dr. J. EMERY CODERRE, qui pratique depuis plus de 30 ans, et leur usage est recommandé par les Professeurs de l'École de Médecine et de Chirurgie de Montréal. En vente chez les principaux pharmaciens. 7-15-52-2

—Le papier Rigolot, pour sinapismes, est le seul adopté par les hôpitaux civils de Paris, par leurs Excellences les ministres de la guerre et de la marine française, pour le service des ambulances et de la flotte.

Le seul adopté par l'Amirauté pour le service des hôpitaux maritimes et militaires de Sa Majesté la Reine d'Angleterre, Impératrice des Indes.

Le seul dont l'entrée de l'empire soit autorisée par le Conseil Impérial de santé du Czar de toutes les Russies.

Se trouve dans les principales pharmacies du Canada.

Vente en gros: **A. DELAU,**  
223, rue McGill, Montréal.

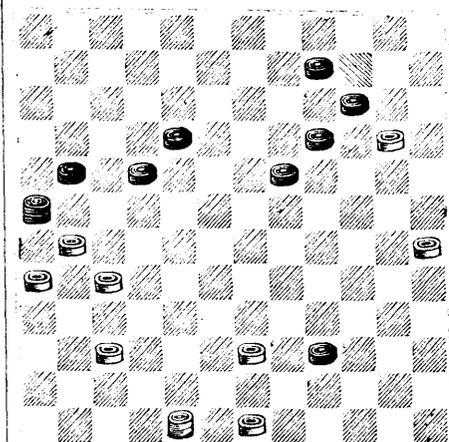
**LE JEU DE DAMES**

Les personnes qui auraient des problèmes à nous envoyer pour être publiés, devront les adresser à l'éditeur du jeu de Dames, bureau de L'Opinion Publique, Montréal.

Les solutions doivent être également envoyées à la même adresse.

**PROBLÈME No. 57**

**NOIRS**



**BLANCS**

Les Blancs jouent et gagnent

**Solution du Problème No. 55**

Les Blancs jouent de	Les Noirs jouent de
45 38	33 44
50 37	31 44
30 24	29 18
41 35	28 41
59 53	27* 66*
46 40	66* 61*
67 19*	et gagnent

**Solutions justes du Problème No. 55**

Montréal:—M. Ar. Peltier.

Ste. Thérèse de Blainville:—M. Michel Juminville.

**Autre solution du Problème No. 54.**

Ste. Thérèse de Blainville:—M. Michel Juminville.

**Le Mois des Grands Sacrifices.**

PENDANT TOUT CE MOIS LA MAISON

**A. PILON & CIE.**

Vendra à des SACRIFICES ÉNORMES, pour faire place aux Marchandises du Printemps, la balance de ses Marchandises d'Hiver, ainsi que la balance des immenses stocks de banqueroute qu'elle a jetés sur le marché cet automne et qui ont fait tant de bien à ses nombreuses pratiques.

**Les Réductions sont Énormes.**

- Tous les Lainages sont affreusement réduits!
- Tous les Tweeds et Gros Draps sont affreusement réduits!
- Tous les Sealskins et Étoffes à Monteau sont affreusement réduits!
- Toutes les Étoffes à Robes sont affreusement réduits!
- Tous les Chapeaux et Articles de Modes sont affreusement réduits!
- Tout! Tout! Tout en un mot est affreusement réduit!

**RECONNAISSANCE.**

Pour remercier ceux qui voudront bien venir nous encourager, tout en profitant des immenses sacrifices que nous faisons, nous leur promettons

**UNE MAGNIFIQUE RÉCOMPENSE**

en proportion de leurs achats.

N. B.—Nos belles et bonnes marchandises ne sont pas surpassées en qualité, en richesse et en bon goût. Et si vous voulez voir le magasin le mieux tenu, le mieux assorti et qui vend les marchandises les plus riches et du dernier goût à bien meilleur marché que partout ailleurs, allez au magasin de

**A. PILON & CIE.**

**615, RUE STE. CATHERINE, MONTREAL.**

AT Enseigne de la Boule Verte.

7-37-52-57

**MAGASINS A LOUER.**

**DEUX MAGNIFIQUES MAGASINS,**

No. 9 ET No. 11, RUE BLEURY,

**A LOUER.**

Ces deux Magasins sont chauffés par la vapeur, et l'un est pourvu de tablettes, tiroirs, etc., convenables pour un Magasin de tailleur ou de modiste.

S'adresser à

**G. B. BURLAND.**

**CHROMOS** GRANDS et PETITS. Vingt Chromos 9 x 11, par la maille pour \$1.00. Magnifiques Cartes d'Affaires, douze échantillons pour 25 cts. Catalogue superbement illustré, gratis. Adresse: W. H. HOPE, 26, rue Bleury, Montréal. Quartier-général de Chromos américains et étrangers.

**APPROVED BY THE MEDICAL FACULTY**

**DEVINS, WORM PASTILLES.**  
The most effectual Remedy for Worms in Children or Adults.  
Le meilleur remède contre les vers chez les enfants ou adults.  
**PASTILLES DE DEVINS CONTRE LES VERS.**  
**APPROUVEES PAR LA FACULTE MEDICALE.**

\* On enverra une boîte par la maille à aucune adresse dans le Canada, en recevant 25 cents. DEVINS & BOLTON, Pharmaciens, Montréal

La Santé est une Bénédiction Couronnée de la Vie.



**Remèdes Modeles Anglais DE WINGATE.**

Ces précieux remèdes qui ont subi toutes les épreuves, sont les meilleurs que l'expérience et des recherches soignées ont produits pour la guérison des différentes maladies pour lesquelles ils sont spécialement désignés. Ils sont préparés d'après les recettes du célèbre Dr. Wingate, de Londres, Angleterre, et nulle autre que les plus purs ingrédients entrent dans leur composition. Ils sont purs en qualité, prompt en action, efficace en usage, et employés avec succès par les plus éminents Médecins et Chirurgiens, dans les Hôpitaux et la pratique privée, dans toutes les parties du monde.

**Epurateur du Sang, de Wingate.**—Le remède le plus efficace connu, pour la guérison de Scrofule, Erysipèle, Feu Volage, Maladies de la Peau, et toutes les Impuretés du Sang, Maladies Chroniques, et Désordres du Foie. Un parfait Régénérateur et Vigorateur du système. Mis en grandes bouteilles. PRIX, \$1.00 PAR BOUTEILLE.

**Preservatif de Wingate pour Enfants.**—Le plus sûr et le meilleur remède pour la Dentition des Enfants, Diarrhée, Dysenterie, Coliques, et toutes les différentes maladies de l'Enfance. Il apaise les douleurs, et calme les souffrances de l'enfant, et produit un sommeil tranquille. En usage dans toute l'Europe depuis près de 60 ans. PRIX, 25 CTS. PAR BOUTEILLE.

**Piiles Cathartiques de Wingate.**—Pour toutes les maladies de l'Estomac, du Foie et des Intestins. Elles sont douces, certaines et promptes dans leur opération; elles nettoient entièrement le canal alimentaire, régularisent les sécrétions, et arrêtent court les progrès de la maladie. PRIX, 25 CTS. PAR BOITE.

**Piiles Nervo-Toniques de Wingate.**—Employées avec un succès remarquable pour la Névralgie, Epilepsie, Choléra, Paralysie, Adoucissement du Cerveau, Perte de Mémoire, Désordres Mentaux, Faiblesse, et toutes les affections nerveuses. PRIX, \$1.00 PAR BOUTEILLE.

**Tablettes Dyspeptiques de Wingate.**—Pour la guérison de la Dyspepsie, Indigestion, Flatuosité, Irritation de l'Estomac, Perte d'Appétit, et Débilité des Organes Digestifs. Un aide puissant à la Digestion, et beaucoup plus efficace que les autres remèdes ordinaires. PRIX, 50 CTS. PAR BOITE.

**Trochisques Pulmoniques de Wingate.**—Un excellent remède pour la Toux, Rhumes, Enrouement, Bronchites, Asthme, et les irritations de la Gorge et des Poux. Les Orateurs et les Chanteurs publics les trouveront très efficace en donnant du pouvoir et de la clarté à la voix. PRIX, 25 CTS. PAR BOITE.

**Pastilles de Wingate contre les Vers.**—Un remède sûr, plaisant et efficace pour les Vers, adjuvés doucement, elles n'injurient pas l'enfant le plus délicat, et sont suffisamment laxatives pour enlever toutes les sécrétions malsaines, et régulariser l'action des Intestins. PRIX, 25 CTS. PAR BOITE.

**Soulage-Douleur de Stanton.** Le meilleur Médecin de Famille pour l'usage interne et externe. Il guérit les Crampes et les Douleurs dans l'Estomac, le Dos, les Côtés, et les membres. Il guérit les Rhumes Soudains, Mal de Gorge, Eczéma, Brûlures, Rhumatisme, Névralgie, et toutes les douleurs et souffrances. PRIX, 25 CTS. PAR BOUTEILLE.

**Renovateur des Montagnes Vertes, de Smith.**—Nous avons seuls le contrôle dans la Puissance du Canada, pour la vente de ce remède le bien connu, lequel, comme Correcteur du Foie, et spécialement pour les désordres bilieux, et les maladies du Foie, est sans égal. PRIX, \$1.00 PAR BOUTEILLE.

*Les Remèdes ci-dessus sont vendus par tous les Droguistes et Marchands de Médecines. Des Circulaires de description sont fournies sur demande, et des préparations sont envoyées, gratuitement, sur réception du prix.*

PRÉPARÉS SEULEMENT PAR

**LA COMPAGNIE DE PRODUITS CHIMIQUES DE WINGATE,**

(LIMITÉE.)

**MONTREAL.**

7-8-52-15

L'OPINION PUBLIQUE est imprimée aux Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal, Canada, par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND-BROWNE.